

LES PARACHUTISTES ACCUSENT

# EUROPE ACTION



## ON A TRAHI LES CENTURIONS



François d'Orcival  
avec la collaboration  
de  
Fabrice Laroche

# RHODÉSIE PAYS DES LIONS FIDÈLES

Préface de IAN SMITH  
Premier Ministre de Rhodésie



L'ORDRE DU JOUR / La Table Ronde

## FRANÇOIS D'ORCIVAL, en collaboration avec FABRICE LAROCHE **RHODÉSIE, PAYS DES LIONS FIDÈLES**

Le 11 novembre 1965, la Rhodésie proclamait son indépendance.

Les 220 000 Blancs de Rhodésie, ancienne colonie britannique, héritiers des 184 pionniers qui l'ont fondée, ne veulent pas quitter leur patrie. Pourtant, l'Angleterre n'a voulu donner leur indépendance qu'aux Africains noirs. Alors, pour continuer à vivre chez eux, et permettre aux 4 millions de Noirs de Rhodésie d'avoir l'un des niveaux de vie les plus élevés d'Afrique, ces 220 000 Blancs, dirigés par Ian Smith, ancien as de la R.A.F., premier ministre, et ses 15 ministres-cow-boys, ont décidé de proclamer leur indépendance.

La Rhodésie se séparait unilatéralement de la Grande-Bretagne et se dressait seule face aux grondements du monde communiste et afro-asiatique. Le lendemain, les Anglais organisaient un formidable blocus économique en représailles.

Que s'est-il passé depuis ? A Salisbury, capitale de la Rhodésie, où Blancs et Noirs sont placés face à leur avenir commun ? A Londres, où M. Wilson doit relancer la négociation ? A Lisbonne, qui se bat toujours à l'Est et à l'Ouest de la Rhodésie ? A Prétoria, capitale de l'Afrique du Sud, où l'on prépare une fédération de l'Afrique blanche ? Voici la Rhodésie, son peuple, sa richesse, son histoire et ses espérances.

**Le livre est préfacé par M. Ian-Douglas Smith,  
premier ministre du gouvernement rhodésien.**

## Aux Editions de LA TABLE RONDE

40, Rue du Bac - PARIS-VII<sup>e</sup>



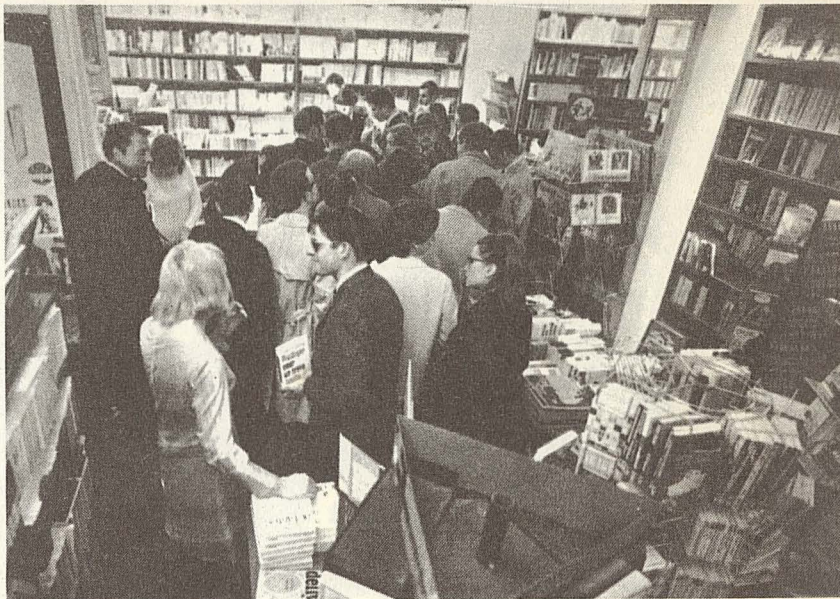
**P**REMIÈRE signature de la saison à la Librairie de l'Amitié. Gabriel Bastien-Thiry dédicace le livre consacré à la mémoire de son frère fusillé. Une foule recueillie témoignait de la fidélité de ceux qui n'oublient pas.

D'autres séances de signatures sont prévues :

Le 2 novembre, en souvenir de l'insurrection hongroise de 1966 : Marcel-Edmond Naegelen (*La Révolution assassinée*), Tibor Meray (*Budapest*), Philippe Bracieux (*Le sang de Budapest*) et Vincent Brugère-Trelat (*Budapest*), dédicaceront leurs livres.

Les jeudi 17, vendredi 18 et samedi 19 novembre, trois journées de signature grouperont de nombreux auteurs et leurs amis.

Madame Gingembre et sa charmante équipe vous attendent



## A LA LIBRAIRIE DE L'AMITIÉ

68, Rue de Vaugirard, PARIS VI<sup>e</sup>



# EUROPE ACTION

MAGAZINE DE L'HOMME OCCIDENTAL  
68, rue de Vaugirard, Paris VI<sup>e</sup>. Tél. 222.76.06

DIRECTEUR : *Christian Poinsignon.*  
DIRECTEUR POLITIQUE : *Dominique Venner.*  
RÉDACTEUR EN CHEF : *Jean Mabire.*  
COMITÉ DE RÉDACTION : *Pierre d'Arribère, Coral, Jean Deni-  
pierre, Jacques Devidal, Gilles Fournier,  
Pierre Hofstetter, Pierre Lamotte, Guy  
Lancelot, Fabrice Laroche, Pierre Marcé-  
net, François d'Orcival, Loïc Keravor,  
Guy Persac, Henri Prieur et Jean Muscat  
(Service Photo).*

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : *Alain Lefebvre.*

CORRESPONDANTS :

Espagne : *Antonio Bernardo.* Etats-Unis : *Pietr Wilkinson.*  
Amérique Latine : *Erwin Ratz.* Italie : *Antonio Lombardo.*  
Allemagne : *Wolfgang Silling.* Portugal : *Zarco M. Ferreira.*  
Grande-Bretagne : *Dr J. M. Mallett.*

Directeur de la publication : *Christian Poinsignon.* — Im-  
primerie Dévé, Evreux. — Dépôt légal : novembre 1966 —  
Périodicité mensuelle.

## EDITORIAL

|   |    |
|---|----|
| L'individualisme et l'engagement politique par Domi-<br>nique VENNER .....  | 4  |
| <b>L'ENVERS DU DECOR</b>  |    |
| Comment on a trahi « Les Centurions » par Guy LAN-<br>CELOT, Pierre LAMOTTE, le colonel de SAINT-<br>SALVY et le général GRACIEUX ..... | 6  |
| <b>LES QUATRE SEMAINES</b>  |    |
| En France et dans le monde par Fabrice LAROCHE.   | 10 |
| <b>TEMOIGNAGE</b>   |    |
| Pourquoi je publie mes chroniques par Jean MABIRE.  | 14 |
| <b>CE JOUR LA</b>   |    |
| 8 Novemb. 1956 - Budapest avec Par's par C. GARNIER   | 17 |
| <b>L'OCCIDENT AU COMBAT</b>   |    |
| La Rhodésie depuis un an par François d'ORCIVAL ..  | 22 |
| <b>THESES NATIONALISTES</b>   |    |
| Le Haut-Adige tyrolien par Antonio LOMBARDO ..  | 24 |
| <b>ART</b>  |    |
| Les dessins d'Anne Goix par Henri LANDEMER ....   | 26 |
| <b>ENQUETE</b>  |    |
| La maternité volontaire par Alain FERRIERE .....  | 30 |
| <b>LE LIVRE DU MOIS</b>   |    |
| Les Russes arrivent par Bernard GEORGE .....  | 36 |
| <b>LE NOUVEAU JOURNAL</b>   |    |
| de Monsieur PICKWICK .....  | 38 |

### PHOTOGRAPHIES DE CE NUMERO

René Bail : 16 (bas). Jacques Brel : 38. M<sup>me</sup> L.-F. Céline : 37  
(bas). Columbia Films : 7 (bas). Marc Flament : 3 et 7 (haut). Jours  
de France : 40. Agence Keystone : 18, 19, 20 et 21. Jean-Marie  
Lezec : 14. Jean Muscat : 4, 24, 26 et 43. Office de Tourisme  
de Danemark : 16 (haut). Rhodésie : 22 et 23. Office de Tou-  
risme d'Italie : 25. Editions Plon : 37 (haut). Agence Rapho :  
30 (H. de Chatillon) 31 (photo : Marie-France) 32, 33 et 34  
(Refot à Stockholm) 2 et 41. Service Cinéma des Armées : 8.  
Colonel Trinquier : 9. La photo de couverture est tirée du film  
« Les Centurions » (Colombia Film). Celles du verso est de Refot  
à Stockholm (Agence Rapho).



# L'INDIVIDUALISME ET L'ENGAGEMENT POLITIQUE

**J**E n'aime guère m'exprimer à la première personne et je déteste me raconter. Une fois n'est pas coutume. Ce que j'ai à dire ne peut se satisfaire d'une autre expression.

Voici onze ans, je collais ma première affiche. A la fin de la soirée, mon poing rencontra le menton d'un communiste peu respectueux de mes opinions, et j'entraî, du même coup, dans l'action militante

L'engrenage de l'action et des responsabilités devait me conduire à sacrifier études profession, une bonne partie de ma vie personnelle et, parfois, ma liberté.

Depuis le premier jour, j'entends les biens pensants et les esprits raisonnables me répéter que je perds mon temps, que je gâche mon existence, que je suis le jouet de puissants intérêts, enfin que je me heurte à trop fort. Semblable au pot de terre de la fable, je serai brisé.

Nous sommes paraît-il dans une époque de désengagement. Crise de recrutement du clergé. Crise de militantisme dans le parti communiste. Disparition des idéaux dans les formations politiques, cédant la place à un arrivisme non dissimulé. La lutte contre la faim ne peut remplacer la guerre d'Espagne et voici bien longtemps qu'il n'est plus permis de rêver au fascisme immense et rouge, cher à Robert Brasillach.

En prison, des individus apparemment raisonnables devenaient les jouets de toutes les illusions. En plein combat, celui qu'atteignait le doute ou le désespoir s'éloignait discrètement. De farouches et juvéniles Saint-Just, prompts à la dénonciation des imperfections chez les autres, succombaient b'entôt à l'attrait d'une vie « normale », au désir de la réussite personnelle, éternel obstacle aux grandes vocations. J'ai vu la vanité détruire l'amitié, la raison, la confiance, et jusqu'à celui qui en devenait le jouet. Que de conseillers, enfin, pour un si petit nombre de payeurs !

Mais j'ai également vu revenir, plus fort qu'avant, l'ami, un temps éloigné. Certains ont mis leur réussite personnelle au service de notre communauté. J'ai vu le tempérament orgueilleux se dominer et le vieux combattant accepter l'autorité de son

cadet. Et surtout je vois les sacrifices et le dévouement constamment renouvelés jamais lassés.

Fatalité ? situation irréversible ? Tant que l'Occident n'est pas détruit sur le plan génétique, ce sont des mots à l'usage des gogos. Je n'ai pas oublié, quant à moi, ce sondage organisé en avril 1958 sur un retour de De Gaulle au pouvoir. 8 % seulement de la population considérait cette éventualité comme possible..

La puissance de ce régime, nous l'avons éprouvé, tient, en fait, à la grande faiblesse de ses adversaires. Ceux qui par instinct se révoltent, ont rarement pu se libérer du système de valeurs adverse. Ils sont coincés entre la saine intuition qui les pousse à dire non et les habitudes de pensée qui leur font condamner leur propre action.



**EDITORIAL**

L'individualisme foncier des plus farouches opposants, et qui explique d'ailleurs leur opposition, n'en est pas moins un précieux allié pour le régime. La crainte de l'engagement, de l'embrigadement, le refus de l'action organisée, patiente, disciplinée, expliquée, avec l'incohérence de la pensée, l'échec d'une opposition qui comptait plus d'hommes d'élite que le régime.

Toutes ces pensées m'assaillent, ce soir d'anniversaire. Elles prennent la forme de visages familiers, amis. Franchement, crûment il faut poser la question : ai-je perdu ces années que l'on dit être les plus belles dans la vie d'un homme ? Pour moi qui ne vis pas dans l'espoir d'un autre monde, la question ainsi posée a d'autant plus d'importance.

Ces réflexions que je veux reprendre avec un œil neuf, plus critique, ne sont pas nouvelles. Ce sont de fidèles compagnes. Antérieures sans doute à toute adhésion politique. Avant celle-ci, deux années passées dans l'armée furent particulièrement fécondes.

Mon pays se battait en Indochine. L'aventure valait la peine d'être vécue. C'était une façon de dire non à un monde médiocre et absurde. Le lendemain de mes dix-huit ans, je plaquais là mes études et m'engageais dans l'unité la plus exigeante.

Rouffach avait une réputation de férocité justifiée. Nous étions bientôt devenus aussi mûres, coriaces et mauvais que des loups en hiver. Mais la meute ne fut pas lâchée. Dien-Bien-Phu tombait. Quelques mois plus tard, l'incendie touchait l'Algérie. On nous fit inaugurer ces longues tentes, ces marches harassantes et ces combats éphémères qui allaient devenir les traits dominants de cette guerre.

Pourquoi cacher que j'ai connu bien peu d'hommes de qualité pendant ces deux années, sinon peut-être lors de notre dressage de Rouffach ? Je quittai cette Armée avec le plus grand mépris pour ses chefs. Là où je rêvais de trouver des condottieri, je rencontrais des fonctionnaires timorés. Là où j'espérais admirer des saints et des héros, je découvrais des petits bourgeois sordides et bornés. Les fières exceptions révélées tant de suite n'ont fait que confirmer que cette société avait l'Armée et les chefs qu'elle méritait.

La colère éprouvée devant tant de stupidité triomphante, de crasse mentale, d'inertie spirituelle, décida de ma vocation militante.

J'étais jeune et j'ignorais tout du combat. Les militants auxquels je liais mon sort n'étaient guère plus âgés et, malgré quelque expérience, guère moins novices que moi. Au moins voulions-nous en découdre et avions-nous conscience de constituer une première cellule de cette communauté nouvelle à laquelle nous aspirions.

Au cours de ces années nous nous sommes battus et nous avons beaucoup appris. Ces études furent moins longues que celles des Jésuites qui durent quinze ans. Soldat d'une Compagnie plus jeune, de moindre texture, mais d'égaux ambitions, je ne suis pourtant pas mécontent de l'enseignement que m'ont donné les événements, l'action, l'étude et la vie de notre communauté. J'y ai gagné une expérience inestimable en perdant des illusions encombrantes. Si j'ai conservé intactes la révolte et la douleur que m'inspire l'état de l'Occident et de mon peuple, je me crois désormais inaccessible au désespoir et aux déceptions.

J'ai vu de près des hommes résolus terrassés par la peur.

Le génie de Nietzsche n'a pu préserver l'individu de la désintégration dans la masse. Les prophètes désarmés ont toujours été, sont et seront toujours vaincus. Ce n'est pas l'histoire du christianisme qui contredira cette observation.

Nous avons appris à nos dépens que l'action individuelle, la vie personnelle exemplaire ne sont plus des barrages à la dissolution de l'Occident. Il n'y a d'ailleurs plus de barrage possible. Il faut contrôler le courant à la source pour le transformer. En termes politiques, cela signifie la prise du pouvoir. Y a-t-il d'autres choix pour un homme libre ? Certainement pas. L'homme libre qui veut le rester, ou mieux, le devenir et assurer la liberté de sa descendance, est voué à se battre, sur tous les fronts, celui de la connaissance, de l'art, de la pensée, de la politique.

Cela est-il possible ? Nous n'avons pas oublié qu'à quelques-uns nous avons fait trembler à plusieurs reprises ce régime. Mais cette poignée était alors incapable d'exploiter les résultats de son agitation.

Cependant si nous pouvons tenir ce langage c'est à notre combat que nous le devons. C'est à lui que nous devons d'être observés aujourd'hui, imités demain. Nous savons bien qu'un noyau homogène, habile, tenace et audacieux, peut tout espérer, car le gigantesque adversaire auquel il s'adresse est atteint par son propre poison : la désintégration.

Dominique  
VENNER



## L'ENVERS DU DECOR

Un  
film  
américain  
sur  
l'Indochine  
et  
l'Algérie  
scandalise  
les

anciens  
parachutistes.

Voici  
comment  
« Les Centurions »  
ont  
été  
trahis.



**V**OILA un film qui fait couler beaucoup d'encre. Louanges et sarcasmes ne lui ont point été épargnés. En tant qu'ancien parachutiste, j'ai voulu voir moi-même ce qu'il en retournait.

Eh bien, j'ai vu ! J'ai même vu le film deux fois, pour être bien certain de n'en rien perdre. Au « Mont-rouge-Palace », d'abord, dans une salle vide aux 9/10<sup>e</sup> (c'était un jeudi après-midi) puis au « Cluny », devant une assistance plutôt clairsemée. Comment 100.000 spectateurs se sont-ils camouflés pour voir ce film, si l'on en croit les chiffres des journaux ?

J'y suis allé avec quelques amis, de vieux paras. Nous avons beaucoup ri. Pas mal d'anciens, d'ailleurs, dans la maigre assistance : les commentaires ironiques ou indignés fusaient bon train dans la salle.

De belles images en technicolor et en panavision. Du bruit. De la fumée. De grands artistes. Des paroles « historiques » et définitives. Un luxe de moyens matériels... Et un ratage sur toute la ligne.

Jusqu'à ce jour, il s'est vendu en France à peu près 700.000 exemplaires du roman de Jean Lartéguy « Les Centurions » dont ce film porte, bien abusivement d'ailleurs, le titre. Le tirage mondial a été de 4 millions d'exemplaires, dont 400.000 aux USA. C'est un des grands « best-seller » international.

Ce livre faisait date dès sa paru-

tion : chacun de nous pouvait mettre un nom sur les personnages imaginés, à partir de données réelles, par Lartéguy, qui a connu beaucoup de grands capitaines.

Le producteur-réalisateur américain, Mark Robson et Nelson Gidding, l'adaptateur du scénario, n'ont fait aucune concession à la vérité du roman, qu'ils ont passablement malmené. Il est difficile de réunir en une heure et demie de projection, tant de personnages grotesques, de sentiments primitifs, d'invraisemblances, d'outrances verbales, d'erreurs techniques, de décors en carton-pâte, sans oublier, bien sûr, l'aspect « militaire » strictement caricatural, stupide à faire hurler.

Les réalisateurs, tournant en Espagne, avec Barcelone en fond de casbah, ont fabriqué à grand frais un bien médiocre « western ». Ni la couleur ni les belles images n'excusent les étranges libertés prises avec la réalité du combat d'unités parachutistes en Algérie. Le luxe des moyens ne rachète pas la pauvreté du scénario.

Qu'on en juge : au travers d'un immonde machouillis érotico-exhibitionniste, où les combinaisons de dentelle tiennent presque autant de place que les tenues camouflées, quatre ou cinq personnages s'agitent sans conviction sous les ordres des c'néastes anticolonialistes américains.

Raspéguy, incarné par Anthony

Quinn, est devenu un paysan ambitieux, brutal, m'as-tu vu : J obtient le commandement du X<sup>e</sup> Régiment de Parachutistes Coloniaux en séduisant, à la hussarde, la sœur d'un officier tué au combat à Dien-Bien-Phu et qui semble faire et défaire les promotions au Ministère de la Guerre.

Tout au long du film, nous verrons ce colonel Raspéguy avancer dans sa carrière. Grossier, arriviste, bestial, ce fier-à-bas effectue des tractions dans l'arrière-boutique, tandis qu'on interroge les prisonniers. Voici un colonel qui fait la guerre comme un caporal de voltige et livre tout seul, d'un hélicoptère, un combat vraiment singulier avec des rebelles de cinéma, sortis tout droit de la caverne d'Ali-Baba.

Esclavier est incarné par Alain Delon. Fringant, séduisant, beau jeune premier, il joue le rôle d'un capitaine devenu objet de conscience : si l'on croit le passé militaire, de cet acteur, ancien « mataf » d'Indo, beau combattant et fidèle à ses amis militaires, il a dû se trouver bien mal à l'aise dans la peau de ce capitaine progressiste, partisan de l'autodétermination avant la lettre ! Et que dire de ses rapports, à la fois familiers et méprisants, avec un Raspéguy d'opérette ? Esclavier s'éprend d'Aïcha, poseuse de bombes et étudiante en médecine à ses heures. C'est, bien sûr, la sœur du lieutenant Mahiedi, qui a quitté les paras pour le FLN. Elle livrera la retraite de son frère.

Maurice Ronet incarne un surprenant capitaine Boisfeuras, à la fois désinvolte, cynique et inconscient. Dans le film, il a le mauvais rôle : c'est le vilain tortionnaire, aux moyens expéditifs, à l'âme noire comme du charbon, le futur « putschiste », l'OAS assassin. Voici, à l'écran, le méchant parachutiste qui empêcha de dormir François Mauriac et mobilisait les « milices » de MM. Malraux et Debré.

Mais le preux, le chevalier, le pur héros, c'est Mahiedi le fellouze. Il abat de sa main l'homme qui a assassiné par trahison des soldats français. Il se souvient des durs moments de sa captivité chez les Vietnamiens avec les parachutistes de Raspéguy. Il refuse de faire tirer sur un hélicoptère qui arbore la croix rouge.

Mais cet hélicoptère prétendu sanitaire emporte dans ses

flancs le vilain Raspéguy et son inséparable Esclavier, qui vont prendre les rebelles à revers, avec un groupe de combat.

A la fin du film, le brave fellouze Mahiedi mourra de la main de Boisfeuras, alors qu'il déchargeait en l'air son pistolet-mitrailleur, ne voulant pas tirer sur ses anciens frères d'armes.

Ce film n'est pas seulement un « navet » de forte taille. C'est aussi un « mauvais coup » politique. On le juge à la scène finale : Esclavier s'est « libéré de ses chaînes » : il a démissionné. Il a compris. Il est dans le sens de l'Histoire : Il n'assiste pas à la prise d'armes. En civil il s'en va, un sac à la main. (Modèle 66, le cabas !) tandis que des gardiens de la paix font effacer les « Vive l'Indépendance » que les petits yaouledi ont tracé maladroitement sur les murs.

Mais son visage s'illumine, son sourire s'accroît : d'autres gamins retracent « Vive l'Indépendance » après le départ des flics. L'ex-capitaine part confiant : la relève est assurée : l'Algérie vaincra !

Après une prise d'armes ridicule, où Hollywood unit Iwo-Jima et Pont-à-Mousson, dans une caserne de sous-préfecture, sortie de l'imagerie naïve du douanier Rousseau, les « lézards » vont retourner au combat.

Le film « Les Centurions » a reçu tous les vases de censure. Personne, en haut-lieu, n'a protesté, contre la manière dont les cinéastes américains ont trahi les parachutistes.

On n'a pas à ménager la susceptibilité des « bérets rouges ». Beaucoup de ceux qui ont vécu l'aventure indochinoise et le drame algérien sont aujourd'hui disparus, démissionnés, emprisonnés ou exilés. On leur a retiré leurs médailles et leurs grades.

On essaie maintenant de leur voler leurs souvenirs et leurs morts.

Les survivants qui ne conservent, de tant d'années de batailles et d'espoirs, que l'honneur et la fidélité ont jugé ce film, soi-disant inspiré par leur sacrifice, à sa vraie valeur : nulle sur le plan cinématographique et ignoble sur le plan politique.

Et je ne suis pas le seul à le dire. Vous allez nous entendre.

Guy LANCELOT



*Le personnage central du film est le capitaine Esclavier. Dans la réalité, Jean Lartéguy s'est inspiré du capitaine Graziani (ci-dessus) tué à l'ennemi. Au cinéma, Mark Robson a demandé au pauvre Alain Delon (ci-dessous, avec Claudia Cardinale) de se faire anticolonialiste militant. Cette « orientation » indique comment on a trahi « Les Centurions », caricaturant le sacrifice des régiments parachutistes.*







**LE GENERAL GRACIEUX**

PRÉSIDENT DE L'UNION NATIONALE DES PARACHUTISTES

### COMMUNIQUE

Nous étions prêts à nous reconnaître ou à reconnaître des camarades dans ces « Centurions ». Aucun d'entre nous ne peut supporter l'idée d'être assimilé, de près ou de loin, à l'un d'entre eux. Le film nous est apparu toujours faux, souvent ridicule, parfois scandaleux et enfin, volontairement peut-être, engagé politiquement.

C'est avec indignation que nous avons assisté à la dénaturation de notre combat et à la défiguration de nos camarades et de nous mêmes.

# LE COLONEL DE SAINT-SALVY

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES PARENTS ET AMIS DES PARACHUTISTES COLONIAUX

## DÉCLARE A « EUROPE-ACTION »

**L**e colonel de Saint Salvy est un vieux « colonial ». Dans toute l'acception du terme. A l'époque où nous avions encore un Empire, on donnait ce titre à ceux qui contribuaient à son maintien.

Grand, massif, très cordial, il me reçoit dans un bureau surchargé de dossiers, de lettres, de coupures de presse. Le téléphone tinte. Une machine à écrire crépite dans le salon voisin.

Après plusieurs années d'Indochine, il a suivi les cours de l'Ecole de Guerre, où il avait, pour condisciple, entre autres, le général Zeller — celui de Tulle — avant de se retrouver à l'Etat-Major de la 3<sup>e</sup> D.I.C. Il passa ensuite avec succès le difficile concours des Contrôleurs Administratifs de l'Armée, corps de fonctionnaires pour lesquels, me dit-il avec un brin de malice, « De Gaulle et ses ministres ont la plus haute considération ! » Il quitta l'Armée en 1943 pour se consacrer à l'exploitation agricole.

En 1958, le colonel de Saint Salvy fonde, avec l'assentiment du général Gilles, mort depuis en activité de service, qui occupait alors le commandement des Troupes Aéroportées, l'Association Nationale des Familles et Amis des Parachutistes Coloniaux

« Les trois autres fondateurs, dit le colonel de Saint Salvy, furent le colonel Le Mire, ancien chef du Bataillon de Corée, mort en 1961, le colonel Fossey-François, commandant du 2<sup>e</sup> R.P.C. (celui de Suez et d'Algérie), Compagnon de la Libération, qui s'est tué après un saut d'entraînement, et le colonel Château-Jobert, Compagnon de la Libération, lui aussi, plus familièrement connu sous le nom de guerre de Conan, actuellement condamné à mort par contumace... »

Le colonel de Saint Salvy a perdu deux de ses fils dans les rangs des Unités paras : Pierre, l'aîné, tué au combat en Algérie, où il servait comme sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> R.P.I.-Ma., et Louis, lieutenant au 7<sup>e</sup> R.P.I.-Ma., mort accidentellement, à Dakar, en service, dans des conditions mal expliquées..

Quels sont les buts de l'Association que vous présidez ?

— Les parachutistes, depuis le début des hostilités, ont eu 32.000 tués et 7.000 disparus. Nous sommes en étroites relations avec les familles de tous ces paras, tués aussi bien en Bretagne en 1944, qu'en Indochine, en Corée, à Suez ou en Algérie... Soutien moral, aide financière, respect de la mémoire de nos morts... Se posent aussi le problème du reclassement des handicapés, des libérés, l'aide aux familles des 400 parachutistes emprisonnés depuis 1961, officiers, sous-officiers et soldats, victimes de l'Honneur de la parole donnée... »

Et, pour les lecteurs d'« Europe-Action », je lui pose, à propos des « Centurions », ce film qui fait tant parler de lui, quelques questions précises auxquelles il veut bien répondre :

— Que pensez-vous du film « Les Centurions » ?

— Il constitue, tout d'abord, une bien regrettable déformation du livre de Lartéguy qui porte le même titre et qui est paru pendant la guerre d'Algérie. Tel qu'il est présenté, je ne doute pas que ce film séduise beaucoup de jeunes, mais il leur donnera, je le répète, une idée tout à fait déformée de ce que fut cette guerre. C'est pour cela qu'il est dangereux. Et inopportun !

— Dans le film, du roman de Lartéguy, ne subsistent que trois personnages principaux : Esclavier (Alain Delon), Boisfeuras (Maurice Ronet), et, bien entendu Raspeguy (Anthony Quinn) : Vous connaissez le rôle et la place de chacun dans le roman. Que pensez-vous de cette « adaptation » ?

— Je dois tout d'abord dire que j'ai, pour ces officiers, que nous connaissons tous bien, en fait, la plus haute estime. Partout, en France, en Hollande, en Indochine, en Corée, à Suez, en Algérie et à Bizerte, ils furent de grands capitaines et de vaillants combattants.



Mais je ne pense pas que le film ait correctement exprimé leurs paroles et leur pensée, en un mot leur attitude, tant dans les combats qu'à « l'arrière ».

J'évoque notamment Esclavier. Chez Lartéguy, c'est un personnage évidemment composite. Il rappelle plus communément un capitaine, tué à l'ennemi le 6 janvier 1960, au combat de Sidi Ali Bou Nab, en grande Kabylie. Je l'ai fort bien connu. Je ne peux pas dire qu'il ait eu l'attitude d'un objecteur de conscience, comme on se plaît à décrire Esclavier dans le film américain ! Il en est de même pour les autres personnages, qui furent ses chefs ou ses camarades.

**— Avez-vous eu, depuis la sortie du film, des réactions de membres de votre Association ?**

— D'après les premières réactions qui me parviennent des familles des paras tombés Outre-Mer, il n'est pas douteux que ce film américain a choqué. Ces familles sont à la fois blessées et inquiètes. Inquiètes, car on sent qu'il va donner des paras une image qui n'est pas vraie.

Nous avons aussi les lettres que ces paras écrivaient à leurs familles, quand ils étaient en Indochine ou en Algérie. Elles restent des témoignages irrécusables. Je vous assure qu'ils ne faisaient pas « d'états d'âme ».

Ils accomplissaient tout simplement leur devoir.

**— Que conseillez-vous aux jeunes qui sont susceptibles d'aller voir ce film ?**

— Je leur conseille, s'ils sont attirés par les relents de gloire et de « bagarre », par la geste des « bérets rouges » — il faudrait rappeler à vos lecteurs l'origine du béret « amarante », donné aux paras français par la Reine d'Angleterre — je leur conseille, dis-je, de garder l'esprit critique, la liberté de jugement. Qu'ils demandent à leurs anciens — il en existe tout de même pas mal qui sont encore valables et ne racontent pas « leurs coups », parfois imaginaires et toujours romancés, à la terrasse des cafés — ce qui s'est réellement passé. Et les exemples de leurs anciens ne manqueront pas de rétablir une vérité passablement malmenée !

**Le téléphone retentit à nouveau, quand je prends congé. C'est un anc' en officier du 1<sup>er</sup> R.E.P. qui vient de voir le film. Il ne mâche pas ses mots !**

— De tels coups de fil, en ce moment, j'en reçois dix par jour ! me dit, se frottant les mains, le colonel de Saint Salvy, quand il me raccompagne..

*propos recueillis par*  
**Pierre LAMOTTE**



## UN JEU

*Le film « Les Centurions » nous a donné l'idée d'un jeu, complément indispensable de la critique de Guy Lancelot et des protestations des anciens parachutistes.*

*Voici une douzaine de questions avec trois réponses, au choix. Ne cherchez pas trop vite la solution. La réalité dépasse souvent la fiction, surtout quand la fiction est à ce point éloignée de la réalité..*

1. — Un colonel de parachutistes commande :
  - a) Une compagnie de combat
  - b) Une brigade aéroportée
  - c) Une escouade de fusiliers-voltigeurs
2. — La petite amie du capitaine Esclavier, Aïcha, est :
  - a) Fille de fellouze
  - b) Sœur de fellouze
  - c) Nièce de fellouze
3. — Quel est le général qui a trouvé ce film « excellent et vrai » :
  - a) Le général Salan
  - b) Le général Massu
  - c) Le général Katz
4. — Qu'est-ce qu'un capitaine dit à un colonel :
  - a) « Mes hommages »
  - b) « Mes fesses »
  - c) « Mes respects »
5. — A qui le héros serre-t-il la main en quittant le régiment :
  - a) A un Breton
  - b) A un Noir
  - c) A un Basque
6. — Quand doit-on porter des galons métalliques :
  - a) En tenue de combat
  - b) En tenue de sortie
  - c) En tenue de travail
7. — D'un hélicoptère d'observation le passager peut combattre :
  - a) Au pistolet-mitrailleur
  - b) A la grenade
  - c) Au bazooka
8. — Comment s'appellent les deux directeurs de production du film :
  - a) Marc Davidson
  - b) Samuel Benaim
  - c) Apolinar Rabin
9. — Qui a été le conseiller militaire des « Centurions » :
  - a) Le capitaine Sergent
  - b) Le colonel Bigeard
  - c) Le commandant Lepage
10. — Jean Lartéguy a vendu ses droits aux Américains pour :
  - a) Quinze millions de francs anciens
  - b) 100.000 dollars
  - c) Rien du tout
11. — Pour obtenir le commandement d'un régiment de parachutistes coloniaux, il faut passer par :
  - a) La voie hiérarchique
  - b) La sœur d'un officier supérieur
  - c) La concierge du Ministère de la Guerre
12. — L'officier qui parle à la radio sur la photo ci-contre est :
  - a) Anthony Quinn dans le rôle du lieutenant-colonel Raspéguys
  - b) Le colonel Trinquier alors qu'il commandait le 3<sup>e</sup> Régiment de Parachutistes Coloniaux.
  - c) Le lieutenant Jean-Marie le Pen alors qu'il servait au 1<sup>er</sup> Régiment Etranger de Parachutistes.

*solution page 42*

**FABRICE  
LAROCHÉ**

# QUATRE SEMAINES

# EN FRANCE ET DANS LE MONDE

En retrait au mois d'octobre, la politique française s'est effacée devant l'évolution du conflit vietnamien. Evolution due essentiellement aux trois centres Moscou-Washington-Pékin, plus qu'aux opérations militaires elles-mêmes. La conférence générale des PC à Moscou, le voyage de M. Johnson, la conférence de Manille, l'interruption momentanée de la « révolution culturelle », auront sans doute plus d'influence sur elle que les remous intérieurs de Saïgon.

Fait significatif, la conférence de Moscou et celle de Manille auront eu un dénominateur commun : l'hostilité à l'égard des Chinois, cela pour des raisons bien plus politiques que stratégiques. L'URSS se tait parce que Pékin l'inquiète plus que la Maison-Blanche — c'est la rançon de toutes les dissidences. Les Etats-Unis, de leur côté, agissent parce qu'ils sont persuadés que cet immobilisme se maintiendra quoi qu'ils fassent. Il n'y a plus d'axe Moscou-Pékin.



**L'ESPRIT  
POST-CONCILIAIRE**

En revanche un nouveau centre d'activités s'est révélé. Le 28 septembre, Mgr Pignedoli, délégué apostolique du Canada, se rendait à Saïgon « apporter le salut du Saint-Père à la conférence épiscopale du sud-Vietnam ». En fait, survenant entre l'encyclique sur la paix et le premier anniversaire du discours

papal à l'ONU, cette « mission d'amitié » était avant tout politique. Mgr Pignedoli est un familier du Vietnam. C'est un très proche et très ancien collaborateur de Paul VI. Son voyage traduit l'intention du Vatican de modérer l'intransigeance des catholiques sud vietnamiens. Il éclaire aussi de façon singulière les formes pratiques de l'esprit post-conciliaire...

L'Eglise de Saïgon reste en effet rebelle au dialogue inter-confessionnel inauguré à Rome. C'est assez naturel lorsqu'on connaît le rôle politique de l'Eglise Bouddhiste Unifiée (1,5 millions de fidèles). Ce rôle ne date pas d'aujourd'hui. Il commence au 17 mai 1954 ; date à laquelle s'ouvrit en Birmanie le 6<sup>e</sup> concile bouddhiste. C'est là que fut décidée l'« action neutraliste » pour rejeter « les religions étrangères implantées à l'abri des armes coloniales ».

Le promoteur de cette orientation, véritable renouveau religieux, est le vénérable des bonzes de Hué, Thich Tri-Quang. « C'est un nouveau Castro », dit de lui le jeune journaliste américain Tom Charles Huston. Le chef du million de réfugiés catholiques nord vietnamiens, le R.P. Hoang Quyhn ajoute même qu'il est responsable du FNL pour la 5<sup>e</sup> région militaire. Il aida en tout cas à la chute de Diem. Deux de ses frères furent tués dans le Viet-minh par les Français. Un troisième, Thich Dien-Minh, est membre du comité central du PC du Nord Vietnam.

Tri-Quang représente l'aile extrémiste de l'Eglise Bouddhiste. L'aile modérée au contraire, suit Thich-Tam-Chau, mais elle n'a pas la même puissance.



En juin dernier, Tam-Chau était à Ceylan lorsque le général Ky envoya ses troupes à Da-Nang. Tri-Quang profita de son absence pour organiser une « résistance bouddhiste » qui vira à la révolte. Incapable de reprendre le contrôle de ses bonzes, Tam-Chau dut démissionner.



### LA RELIGION MAOISTE

La Chine suit attentivement la lutte des bouddhistes. Sans se faire d'illusions pourtant sur leur sort dans un Viet-nam sinisé. Ce ne serait d'ailleurs pas une question politique, mais une affaire de concurrence religieuse. La somme d'extravagances tragiques qui constitue la « grande révolution culturelle prolétarienne », ralentie récemment par les impératifs agricoles, n'est en effet compréhensible qu'en y juxtaposant l'essence du marxisme et le caractère de la pensée asiatique.

Quand Lin-Piao s'essaie à remplacer celui auquel il succédera, il s'inscrit dans la dynastie des Mao. Le chef suprême du Politburo est déjà moins vivant dans la réalité que sur les effigies brandies par des Communistes processionnaires. Le pragmatisme de Lénine est bien loin des préoccupations de Pékin. Leur objet remonte à Gengis Khan et aux empereurs mandchous : c'est la fondation d'une religion nouvelle. La « révolution culturelle » n'est pas comparable aux excès du bolchevisme débutant. C'est la naissance d'un vrai rituel. Cette religion a un nom : le maoïsme. Un but : donner aux peuples de couleur un style de vie qui leur permette la puissance en échappant aux lois occidentales du développement.

Toute religion naissante fait la chasse aux hérétiques. Pour cela, le maoïsme a un corps de jeunes fanatisés, la Garde Rouge. Il a remplacé les Jeunesses Communistes. Mao Tsé-toung est son maître, Lin-Piao son prophète. C'est lui qui perquisitionne, arrête, dénonce, torture au besoin. Il a déclaré la guerre à l'Ancien Monde, et peut-être au monde tout court. N'est-ce pas l'apparition, perfection technique en moins, de l'univers de 1984, jusqu'à sa garde anti-sexe et son quart d'heure de haine ? Déjà ont été, pêle-mêle, bannis l'émotion et la sensibilité « impérialistes », le culte des ancêtres, les robes des femmes, les jeux d'échecs, les chaussures « non prolétariennes », les coupes de cheveux « style Hong-Kong », les repas individuels, les monuments anciens, les photos de « prétendues jolies filles », Bach et Mozart, les « musiciens révisionnistes », et les feux verts de la circulation à « tendance réactionnaire ». Les enfants, dès 5 ans, récitent les litanies anti-américaines. On porte en triomphe les reliques qui exorciseront « les démons de la bourgeoisie ». Partout règne la pensée de Mao. Comme en d'autres temps, « la foi qui soulève les montagnes », elle inspire les vendeurs d'artichauts, les atomistes et les plombiers-zingueurs. « La pensée de Mao fait des

miracles » écrit *Pékin-Informations* (n° 34-35). Le nouveau monde naît à coup de trompes, au bruit obsédant des gongs et des cymbales. La « politique » a-t-elle encore quelque chose à voir là-dedans ?

La rupture sino-soviétique a tant de fois été consommée qu'il est difficile de parler encore d'« escalade ». Le dernier lien qui unissait les deux Romes marxistes a pourtant été rompu : l'URSS a expulsé la poignée d'étudiants chinois qui poursuivaient encore ses études sur son territoire. Quelques jours plus tôt, les étudiants Russes de Pékin s'étaient aussi retrouvés à la rue. Fin septembre, les dirigeants chinois ont purement et simplement annulé la rentrée des classes dans l'équivalent pékinois de nos classes secondaires. Les cours sont suspendus pour un an. C'est un aspect nouveau de la révolution culturelle.

Il ne manquait plus que l'anathème officiel. La conférence des PC au Pouvoir, ouverte le 20 octobre à Moscou, en aura fait la répétition. Après elle, un concile mondial communiste, dont le projet hâtif fut tant reproché à M. Khrouchtchev, devrait achever l'excommunication. Il aurait dû se tenir depuis longtemps. Son retard n'est pas dû à des sympathies pour les thèses chinoises. Beaucoup de PC craignent simplement qu'une intervention dans les « affaires intérieures » d'un pays communiste puisse un jour remettre en cause, à leurs dépens, le polycentrisme dont l'ère post-stalinienne eut tant de mal à se dégager.

### LA REACTION AMERICAINE



Quant à la conférence de Manille, où M. Johnson a conféré avec ses alliés asiatiques, il n'est qu'imparfaitement vrai qu'elle ait été — comme écrit « *le Monde* » — « la vedette aux préparatifs électoraux » M. Johnson a seulement voulu préparer ses décisions militaires d'après le 8 novembre.

La presse européenne a tellement grossi les prises de position progressistes, exagéré le phénomène de la « Nouvelle Gauche » (100.000 personnes grand maximum « Coast to coast » !), qu'on a fini par croire que les Américains ne soutenaient pas l'effort militaire en Asie du sud-est. Un des mérites de la campagne électorale aura été de démentir radicalement cette idée. En effet, si ce sentiment dominait vraiment dans la population, jamais la contestation républicaine ne se serait exercée dans le sens d'un durcissement militaire. Jamais les candidats « pour la paix » (neutraliste) n'auraient été aussi rudement battus aux élections « primaires ». Jamais, non plus, en août dernier, le Sénat n'aurait approuvé le budget jamais atteint de 58 millions de \$ pour le Département de la Défense, par 86 voix contre zéro.

Ce raidissement est un élément nouveau. Le « choc en retour » causé par les émeutes noires en est un autre. Tous deux expliquent pourquoi les Républicains, assurés par une vieille loi politique américaine de « rattraper » leur échec aux prési-

dentielles, peuvent marquer beaucoup de points le 8 novembre. Néanmoins, les résultats comparés de chaque parti ne sont pas ce qui compte le plus. *Time* (14.X.) a remarqué que la publicité et le programme de chaque candidat, explicite sur ses intentions, mentionnait rarement à quel parti il appartenait ! C'est que les deux grandes formations en place comportent bien des divisions internes. Chacune a ses libéraux, ses néo-conservateurs, ses Sudistes et ses progressistes. Le clivage ne se fait pas entre des étiquettes, mais entre des hommes.

Dès les résultats connus, c'est donc surtout le programme de chacun des candidats élus qu'il faudra examiner pour y trouver un sens. Ces mois derniers, une analyse du même genre a fait ressortir des éléments très encourageants, et qui resteront de toute manière : succès de Paul Johnson, de George Mahomey, de Lester Maddox dans les Etats du Sud, ascension de Ronald Reagan en Californie, échecs répétés des amis de Robert Kennedy, défaites d'un grand nombre de partisans de Johnson — sauf quand leur soutien touchait à sa politique extérieure.



### LA FRANCE ET L'ALGERIE

La France, elle aussi, continue à préparer ses élections. Avec ses ultimes rebondissements, avec ses témoignages de dernière minute, le procès Ben Barka finira peut-être par y jouer le rôle impertinent des « contre-rapports » publiés aux Etats-Unis sur une autre énigme judiciaire, l'assassinat de Kennedy. Mais, en général, la vague de réunions ou pré-réunions électorales qui s'amorce n'a pas fait beaucoup avancer la situation. Dans *l'Express*, M<sup>me</sup> Françoise Giroud est tombée amoureuse du « croc de fer sous dent de velours » (?) de M. Lecanuet. Au cours d'un entretien télévisé où M. Roger Priouret, tout juste rentré à *l'Express* précisément, lui donnait la réplique, M. Pompidou a indiqué que les gaullistes pourraient faire appel aux centristes, s'ils devaient hors de leur rang chercher une majorité. Dans *le Courrier du Parlement*, M. Edmond Barrachin a juré qu'« en aucun cas, le Centre (démocrate) ne favoriserait une crise du régime ». C'est le stade des gentilleses.

A gauche, le PSU est intervenu. Ecrivant à M. Mitterrand, M. Edouard Depreux lui a reproché « l'absence d'une vision commune de l'évolution de la société française dans les 15 prochaines années ». Ce qui recoupe une évidence, où s'acharne M. Servan-Schreiber : au moment où l'ENA fait des techniciens, « la gauche forme toujours des combattants pour la guerre d'Espagne ». La droite aussi, malheureusement, qui en est même aux archers de Crécy ou aux lanciers du Bengale. C'est bien pourquoï, écrit M. Marcilhacy dans une spirituelle tribune libre de *Combat*, l'opposition officielle est amusante, naïve, touchante, inoffensive si l'on veut, mais surtout « pas dans le coup ! ».

Au cours de son dîner-débat du 14 octobre, le Mouvement nationaliste du Progrès avait, de son côté, réuni 120 journalistes, personnalités et industriels. « C'est sous la bannière de l'Europe et des libertés, a écrit *le Monde*, que ses candidats affronteront des circonscriptions réputées difficiles des personnalités du régime et du parti communiste ». Le Mouvement a déjà fait connaître deux de ses candidats. Pour en annoncer d'autres, il attend que la loi électorale soit fixée, et que le Pouvoir ait démasqué ses batteries. On ne sait toujours pas, en effet, s'il sera encore exigé d'avoir 50 ou 85 candidats pour bénéficier des moyens d'information radiotélévisés. La loi demandera-t-elle aux minoritaires (giscardiens, nationalistes, PSU), avant le second tour, un minimum de 10 % des voix au premier, pour les empêcher d'utiliser leurs désistements ? Ne laissera-t-elle en lice, comme aux présidentielles, que les deux candidats arrivés en tête ? On l'ignore encore. Destinées à éliminer les « indépendants » et à favoriser l'UNR, ces mesures ne peuvent, de toute façon, qu'enlever au scrutin le caractère représentatif qui devrait être le sien.

Transition franco-arabe, le krach de l'Intra-Bank libanaise vient à nouveau d'attirer l'attention sur la confusion politique qui règne dans les pays du Maghreb.

Cette confusion a rebondi après l'ajournement du sommet inter-maghrébin, prévu à Alger pour le 5 septembre dernier. Début août, la Ligue arabe le faisait reporter « sine die ». Pourquoi ? Vraisemblablement parce que Nasser craignait d'être mis en accusation sur le Yémen par le roi Fayçal d'Arabie. Il a donc préféré prendre les devants, et utiliser l'ajournement comme un chantage à la destruction de l'unité arabe. Sa décision, en fait, n'a réussi qu'à tendre un peu plus ses relations avec l'Afrique du Nord. Fayçal, appuyé par Hussein de Jordanie, en a tiré argument. Rabat s'est confirmé dans l'idée d'une responsabilité nassérienne au Yémen. Bourguiba a vu d'un seul coup justifié l'appui discret qu'il donne aux Frères Musulmans. Alger, enfin, qui n'a guère de chances avec les conférences internationales, a aussitôt annulé le voyage projeté en RAU par M. Boumedienne.

Les Algériens ont été les plus touchés. Leur gouvernement comptait beaucoup sur la conférence pour raffermir sa popularité et son unité. « Qu'y a-t-il en effet de commun, écrivait le communiste exilé Henri Alleg dans *The African communist*, entre Abdelazziz Zerdani, partisan de la Charte d'Alger, Ahmed Kaïd, pour qui le socialisme est « un état d'âme », Abdesselam Belaïd, avocat d'une économie libérale, Bouteflika, soucieux avant tout des relations avec l'Occident, et Saout el Arab, d'autant plus mal à l'aise dans les cercles dirigeants qu'il est encore plongé dans les problèmes du prolétariat rural ». Boumedienne devait arbitrer entre le « groupe d'Oujda » (Ahmed, Bouteflika), à tendance « droitiste » selon le vocabulaire européen, et le « groupe de l'Est » (colonel Zbiri, Zerdani) soutenu par les syndicats. Il était accusé d'avoir « trahi le socialisme ». Or, voici que Nasser en se « dégageant » prenait soin de réaffirmer son progressisme.

M. Boumedienne a tenté de s'en tirer en remaniant son gouvernement. L'effet le plus important de



cette mesure classique a été l'éclatement du ministère-clé de l'agriculture, retiré à M. Ali Mhasas, et confié à M. Ali Yabia, ancien adjoint du colonel Mohand Ou El Hadj. De cette façon, comptait le FLN, l'« autogestion » serait considérée de façon plus technique qu'idéologique. D'un autre côté la présence de M. Boumaza était une caution « socialiste ». Or, tout a été remis en question. M. Boumaza s'est enfui subitement. C'est un désaveu de fait qui risque de relancer l'opposition.

Nasser a pris des mesures presque identiques. En nommant Premier ministre M. Sidki Soleiman, en promouvant l'ancien directeur de l'Organisme du canal de Suez, M. Mahmoud Younés, il aurait, lui aussi, donné une teinte « technocratique » à son pouvoir. Dans le même temps, le maréchal Abdel Hahim Amer, au nom de la RAU, a assuré le 26 septembre la Syrie de toute la solidarité égyptienne. Ce rapprochement est lié à la ligne pro-soviétique observée depuis quelques mois par Nasser. Elle se justifie par un très net gauchissement du gouvernement de Damas, depuis le coup d'Etat de la mi-septembre et l'intervention de phalanges ouvrières à demi-calquées sur les gardes rouges de Pékin.

Le roi Fayçal trouve là un encouragement à poursuivre sa croisade, véritable rassemblement coranique de tous les opposants au socialisme nassérien. La Syrie restant l'adversaire n° 1 d'Israël, c'est peut-être pour lui l'occasion de contacter les partisans d'une paix négociée avec Tel-Aviv. Le krach d'Intra-Bank, consécutif aux retraits simultanés des avoirs appartenant aux émirs de Koweït, est venu servir très opportunément ces adversaires d'un banquier qu'on appelle déjà « le financier de Nasser ».



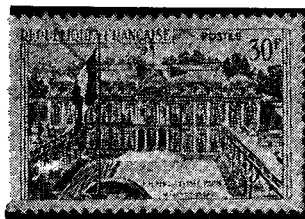
### LA CRISE ALLEMANDE

En Allemagne fédérale, une crise politique est également en gestation. Son origine semble exclusivement militaire. Fin août, M. Kai-Uwe von Hassel, ministre de la Défense suspendait l'inspecteur général des forces aériennes, le général Panitski. Dans un entretien avec le *Rhein-Ruhr Zeitung* celui-ci s'en était pris aux bombardiers « Starfighter ». Ces avions, achetés aux Etats-Unis par la RFA, ont causé 61 accidents graves en cinq ans. Leur achat, assurait M. Panitski, fut « une décision politique », prise en 1958 pour plaire au « Big brother » américain, lier la technologie ouest-allemande à celle de Washington, et surtout associer le gouvernement de Bonn aux projets nucléaires américains. Peu après, le général Trettner, inspecteur général de la Bundeswehr et le général Pape, démissionnaient. Leur raison était autre : l'autorisation donnée par M. Von Hassel à l'instauration d'un « syndicalisme militaire ».

Par ces retraits ont été mis en cause deux graves problèmes de l'Allemagne d'après-guerre, les rapports des civils et des militaires, et la situation de la Bundeswehr dans l'Alliance Atlantique — c'est-à-dire à la fois la définition de l'armée et l'indépendance

du gouvernement de Bonn par rapport à Washington. Toute la crise allemande vient de cette « affaire des généraux » M. von Hassel, quant à lui, n'a pas fait mystère de ses opinions. Le 16 septembre, il « démissionnait » à compter du 1<sup>er</sup> octobre 14 généraux et amiraux. Il confiait l'inspection générale des armées au général de Maizière, chaud partisan du « bourgeois en uniforme », qui, en son temps, communiqua au *Spiegel* des secrets intéressant la Défense Nationale.

La réprobation que s'est attiré M. von Hassel, et à travers lui le secrétaire d'Etat M. Karl Gumbel, a touché les milieux les plus divers. Elle pourrait leur valoir d'être victimes d'un remaniement ministériel de fin d'année. Mais le problème du colonialisme américain, le problème moral posé par la soumission de Bonn restent posés. M. Erhard, en se rendant à Washington, en a mesuré l'étendue. Le malaise qui en découle, ajouté à une situation économique très préoccupante (Cf. notre dernier numéro), le mettent dans une position presque aussi mauvaise que celle de M. Wilson. La démission de M. Westrick, ministre de la Justice, considéré comme l'éminence grise du Chancelier depuis 15 ans, en a donné la mesure.



### LA MORT DES SOLDATS

La France, qui n'a pourtant connu ni contrôle interallié ni plan Morgenthau, semble prendre — et d'elle-même ! — le même chemin. Le train de mesures du gouvernement pour soumettre l'armée au contrôle civil, et « redéfinir » l'esprit et les mœurs militaires, devraient normalement aboutir à une sorte de Bundeswehr française, solidité en moins, gaullisme en plus.

Les anciens « militaristes » revenus de l'armée ne manquent pas. Il faut bien constater cependant que la nouvelle législation dépasse tout ce qui en germe existait déjà. Le service militaire, qui restait parfois une occasion d'entraînement et de camaraderie, vire à la bureaucratie coopérative. La recrue a le droit de refuser les ordres « en désaccord avec ses convictions ». Demain, ce sera la grève dans les casernes, les revendications salariales, et les corvées en pantoufles. Le coup de balai a été donné à l'envers. Le pouvoir à vrai dire a été échaudé. Avec de vrais soldats, il risquait des putschs, des commandos en colère, des jugements pour forfaiture. Soumise à son ressort et à son idéologie, confiée à ceux des officiers que l'exil de l'Algérie française n'ont pas tentés, l'armée est maintenant bien en mains. Que le soldat disparaisse est une autre affaire. *Témoignage Chrétien* l'a très bien remarqué : avec cinq ans de recul, c'est la justification des « 121 », des déserteurs et des porteurs de valises. On peut juger que cela vaut mieux que les paras enrégés, les soldats perdus et les généraux en taule. Affaire d'opinion.

Fabrice LAROCHE



## TÉMOIGNAGE

En novembre 1962, Jean Mabire écrivait un premier article dans l'ESPRIT PUBLIC. En juin 1965, il prenait la rédaction en chef d'EUROPE-ACTION.

Ancien combattant d'Algérie, fidèle de Drieu La Rochelle, artiste à ses heures, alpiniste ou marin aux vacances, Normand et Parisien tout ensemble, il a choisi depuis quatre ans, une voie difficile, s'efforçant d'allier deux passions : celle du militant politique et celle du journaliste libre. Aujourd'hui, il accepte de confier aux Editions Saint-Just quelques unes de ses chroniques. Il explique POURQUOI...



**JEAN  
MABIRE**

**Q**UELQUES jours avant ou quelques jours après la sortie de ce numéro — peu importe — doit paraître le premier livre de la collection « Europe » .

Il se trouve que ce livre est de moi ; sa parution, différée puis accélérée, m'oblige brutalement à un « examen de conscience » qu'il convient, en général, d'effectuer en fin d'année ou à l'occasion d'un anniversaire. Pour une fois, je suis un peu en avance : Deux mois, pour la mort de 1966 ; trois, pour ma quarantième année. Mais enfin les épreuves du livre sont là, sur ma table, et je sais bien que ce mois-ci je ne peux parler que de lui. C'est à dire pas seulement de moi mais aussi de ceux qui vont le lire. Vous, quoi !

D'abord, il faut être honnête. Il n'y a pas de surprises dans ce livre. C'est pour cela aussi qu'il faut que je m'explique. Il s'agit d'un recueil d'articles. Et déjà un peu vieux. Le premier date de novembre 1962 et le dernier de mai 1965. Rien d'inédit. Tout cela a paru dans *l'Esprit public* ou dans *Europe-Action*. Mais enfin, on sait à quoi servent les vieux journaux. A allumer les feux de la Saint-Jean, dans le meilleur des cas.

J'ai pensé qu'il ne fallait pas laisser le vent disperser ces cendres. On peut sans doute y trouver des tisons. A vous de voir.

Brusquement, j'ai envie d'envoyer cette page dans la corbeille à papier. C'est incroyable d'avoir l'air de me faire ainsi de la publicité. On dirait... enfin, vous devinez qui. Non. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Ce n'est pas un livre sur lequel je compte beaucoup pour bâtir des châteaux, ni même pour partir en vacances. Si, au fond, j'ai tant tenu à ce qu'il soit publié, ce n'est pas pour en tirer quelque profit. C'est seulement pour prendre date, pour marquer tout seul ce que je crois être des images de ma vérité. D'aucuns diraient pour ne pas me « dégonfler » .

Cet article est publicitaire. Bien sûr. On vous indique le prix et le nom de l'éditeur. J'espère que le bouquin va se vendre un peu. Mais il s'agit, pour moi, de bien autre chose que d'une opération commerciale. Il s'agit de vous. Et de moi.

Le titre d'abord. Denuis des mois et des mois, je ne pouvais pas me décider. J'avais bien des idées mais elles donnaient une image fautive de ce que je veux et de ce que je suis. Ce n'est pas une position très commode : Entre le militant et l'intellectuel, j'essaye de me faire une petite place. Inconfortable. Je bâille toujours un peu dans les permanences et dans les salons. On est là. On chante : « *Tous ensemble, nous marchons* ». On lève son demi, sa coupe. On discute de la mort de la littérature. Je suis bien seul. Je ne dis plus rien. J'essaye de repérer les bouts de tables, les coins de fenêtres. Je regarde les autres. Je crois bien m'y connaître pour découvrir ceux qui ont du courage et ceux qui ont du talent. Je regrette que ce ne soit pas souvent les mêmes (mais alors, ceux-là, comme je les aime...) J'écoute. Je sais, de plus en plus, écouter. Mais pour parler, dès qu'il y a plus de deux personnes, autant franchir la Mer de Glace.

Ecrire, c'est une fuite. Mais une fuite que je pare de plumes magnifiques : le risque, la ferveur, le mépris — la joie, en un mot. Le blanc d'une page, c'est comme le vert de la D.Z. vu de la portière d'un « zinc ». Il n'y a plus rien, même pas le vertige. Faut sauter. On verra bien comment on se retrouvera à l'atterrissage. Il n'y a qu'à serrer les dents, les phrases, les chevilles. On arrive toujours. Donc, j'écris. Monsieur de La Palice en concluerait que je suis écrivain. Avec une telle logique, un ami m'a suggéré de prendre pour titre de ce livre : L'ÉCRIVAIN, LA POLITIQUE ET L'ESPÉRANCE.

Ce fut celui de ma première chronique à « *Europe-Action* » quand j'en acceptais la rédaction en chef en mai 1965. Il n'a pas trop vieilli. Va pour « l'écrivain ». Ça me gêne un peu.



— Qu'est-ce que tu te crois d'autre ? Tu as publié un essai sur Drieu. Tu as raconté la vie de Tixier. Tu as déposé le manuscrit d'un roman chez ton éditeur. Tu as terminé ton gros bouquin sur l'Algérie, *Les Hors-La-Loi*. Tu rêves de publier tes reportages sur les pêcheurs, sur les îles, sur la mer. Tu nous promets *La lande des païens*. Tu as commencé un roman sans titre sur le collège et la guerre. Et tous ces projets de livres...

D'accord, mais un écrivain, c'est autre chose. Le mot même d'écrivain me paralyse. On n'en trouve jamais plus d'un par génération. Nimier pour la mienne. Céline pour celle d'avant. Impressionnant. Il est vrai que n'importe quel journaliste d'un peu de talent et d'un peu de relation est sacré écrivain. Hemingway, par exemple, qui n'est qu'un cocktail de Malraux, de Lartéguy et d'Arsène Lupin. Il me faut accepter cet uniforme d'écrivain.

*La politique et l'espérance...* On ne pouvait vraiment pas trouver des mots qui me soient plus étrangers. Mais je les accepte. Je les assume, comme disent les maîtres d'internat progressistes.

A relire les épreuves de ce petit livre, je m'aperçois qu'il me démasque assez bien. Tant mieux. Les masques me donnent chaud. Je transpire. Je suffoque. Je préfère tout arracher. Avec une violence qui parfois me couvre le visage de griffes.

Je suis d'une génération qui a été traumatisée par l'intrusion brutale de la politique dans le gris purgatoire de nos études enfantines. En 1940, il n'y a pas eu, à la fin de l'année scolaire, de distribution des prix. Et à la rentrée d'octobre nous étions à jamais marqués du signe, d'un soleil noir. Un nommé Montherlant écrivait alors *le solstice de juin*. Nous avons vu des choses étonnantes. Plus horribles que tous les cadavres et plus merveilleuses que toutes les musiques. Trois garçons de mon âge consacrent une page brûlante à ce sujet. Voir Philippe Héduy, Jean Cau et Dominique de Roux. Entre autres. On connaît la suite, toutes ces vengeances avortées, grotesques ou déchirantes.

Qu'est-ce que la politique, pour nous ? La conscience brûlante que nous sommes liés à jamais à un certain destin tragique de notre peuple. Nous avons découverts comme disait le vieux Valéry que les civilisations étaient mortelles. Et nous savons que nous pouvons mourir avec elles. Nous nous sommes mis à aimer, d'un amour charnel, ce qui n'était pour d'autres que des mots : la France, l'Europe, l'Occident. Que sais-je ? Les soldats perdus et les hommes blancs, les enfant blonds et les filles de notre sang. La politique, pour nous, c'était d'avoir trouvé des camarades. Bien sûr, nous avons nos théoriciens, nos philosophes qui alignaient les idées comme des cubes, nos biologistes et nos archéologues. Et nos artistes, toujours un peu en marge qui allaient cueillir des coquelicots sur les remparts. Mais la politique, c'était quand même d'abord, cette chaleur muette des longues randonnées, des embuscades ratées et des soirées silencieuses. La politique, c'était le visage de nos amis.

Et puis, un jour, on sait qu'il faut gagner. Les chansons de feux de camps ne pourront pas faire tomber le mur d'argent de Jéricho, les rangers au pieds ne sont pas indispensables pour entrer au Parlement, le plus court chemin d'un point à un autre n'est jamais la ligne droite. Et cela aussi, c'est la politique. Alors, si nous voulons gagner notre peuple à nous pour le rendre à lui-même, nous devons employer les méthodes qui conviennent et professer les enseignements qui portent. Et si nous voulons le pouvoir, comme on dit, il faudra passer par le moyen normal du pouvoir, c'est à dire par la lutte électorale.



## SOMMAIRE

Confession  
d'un nihiliste de droite

La tentation communiste  
L'impasse fasciste

Lenine  
Adolf Hitler

La Belle Epoque  
Les Eglises déchirées  
La quatrième Guerre mondiale  
Le Désert rouge

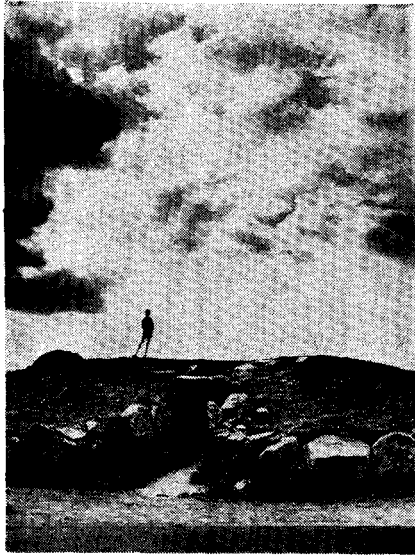
Les Paysans  
Les Soldats

Notre Europe  
Notre Socialisme

Nous n'avons rien oublié...  
Idées révolutionnaires  
Elites révolutionnaires

De Saint Just à Jean de Brem





**Le livre de Jean Mabire :**  
**L'ECRIVAIN, LA POLITIQUE**  
**ET L'ESPERANCE**  
est le premier volume  
de la collection  
**EUROPE**

aux Editions Saint-Just  
68, rue de Vaugirard, Paris (6<sup>e</sup>)

**10,50 Francs**



Alors, on sert où on peut. Nos amis les plus dynamiques, les plus courageux, les plus résolus, se lancent, à travers toute la France, dans l'action politique. Dans beaucoup de villes, les voilà « dans le coup ». Pourquoi ne pas avouer que le monde qu'ils abordent n'est pas tout à fait le leur et est encore moins le mien ? Moi qui, depuis vingt-cinq ans, suis hanté par la politique, je m'aperçois chaque jour davantage que je ne suis pas fait pour ce qu'on nomme d'habitude la politique. Seulement, je comprends les amis qui en font et j'essaie de les aider, comme je peux. Si j'ai tenu à réunir ces articles, c'est que je crois justement qu'ils peuvent servir à ceux qui se trouvent sur la brèche. Parce qu'ils sont le témoignage, d'un état d'esprit, parce qu'ils évoquent un certain nombre de nos arrière-pensées, parce qu'ils témoignent d'une manière originale d'aborder la politique.



La politique, pour nous, c'est d'abord une certaine manière de penser, d'agir, d'aimer. De vivre, en un mot. Cela me semble essentiel. Et cela justifie tout. Pour protéger un certain type d'homme, pour maintenir les conditions d'une certaine civilisation, pour permettre notre survie, tout est nécessaire et tout est justifié.

Tant que nous aurons les mêmes images, les mêmes amis, les mêmes espoirs, peu importeront nos routes. Ce recueil d'articles, s'il indique à quelle hauteur je me place pour parler de la politique, n'est pas une condamnation de ceux qui œuvrent « sur le tas ». Au contraire. Et si je n'ai voulu le dédier à personne, c'est qu'il y en aurait trop à qui je voudrais offrir ces pages arrachées une à une de mes colères et de mes espérances.

Le voilà, ce mot d'espérance. Comme je m'en méfie. Comme je suis au fond sceptique, ce qui ne veut pas dire incrédule. Non, au contraire. Enthousiaste et méfiant tout ensemble. Rêveur (« hurluberlu » disent les petits jeunes gens qui rêvent toujours de 1923, des bastonnades, du fascisme à l'huile de ricin) et toujours un peu en retrait quand j'entends les amis se nourrir d'illusions. Je sais, plus qu'un autre sans doute, que ce sera très long et très dur. Je n'en tire aucune joie morose. Vous savez, j'aurais bien aimé, moi aussi, descendre les Champs-Élysées, libérer Koenigsberg et Tamarassat, respirer les fleurs jetées par la foule, hisser les immenses drapeaux de notre monde au sommet des montagnes... Mais enfin, il faut être sérieux. Travailler là où on peut. Essayer de montrer un bout de chemin aux plus jeunes. Rafistoler un coin d'Empire. Bricoler.



Nous sommes comme ce gamin de Hollande qui une nuit remarqua un trou dans la digue protégeant son village. Il n'y avait qu'une chose à faire : le boucher avec son doigt, attendre l'aube, en souhaitant que ça vienne... Il fait très froid. On sent toute la mer qui gronde derrière la digue. On ne peut pas retirer son doigt une seconde, et on ne sait même plus si c'est bien comme cela qu'il fallait faire. Mais, c'est déjà trop tard. Il faut attendre le jour, les amis. C'est cela l'espérance.

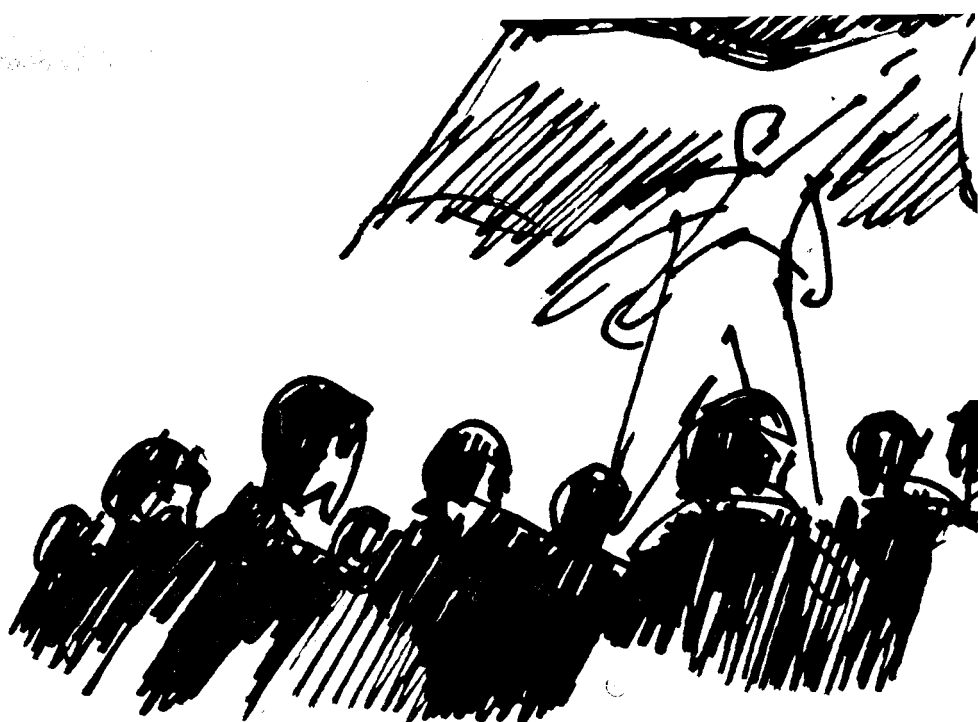
*Jean MABIRE*



**CE JOUR-LA**

8 NOVEMBRE 1956

# PARIS AVEC BUDAPEST



**A**U téléphone, ce matin, Louvel me l'avait dit : — Sois vers 18 heures à l'Etoile... Amène ton béret, car cela va cogner...

Je savais maintenant, en remontant vivement l'Avenue de Friedland, que la soirée serait chaude. La circulation connaissait sa densité habituelle, les bureaux vidaient, comme à l'accoutumée, leur contingent d'employés pressés sur le trottoir, mais à certains signes, on sent l'angoisse et le trouble qui domine la foule anonyme.

Depuis le 22 octobre, la Hongrie est en rébellion ouverte contre l'armée soviétique et les chars russes écrasent maintenant les derniers résistants. L'opération de Suez a pris fin avec la dérobade de nos gouvernants devant les menaces de Boulganine. L'essence commence à manquer. Tous ces événements ont profondément secoué l'opinion française déjà sensibilisée par la Guerre en Algérie.

Au fur et à mesure que j'approche de l'Etoile, la foule se fait plus dense et je remarque de nombreux groupes de jeunes gens, tandis que les forces de police ont pris position le long des trottoirs : Police de Paris, gendarmes mobiles en

képi et mousqueton à la bretelle, C.R.S. casqués... C'est bien là l'ambiance des grandes manifestations. Pourtant, contrairement aux précédentes que j'évoque en accélérant l'allure, on sent ce service d'ordre débonnaire, malgré sa densité... et aussi sa gravité.

A la hauteur de la rue de Presbourg, je retrouve avec difficulté, tant il y a maintenant de monde, Jean-François Louvel et quelques autres : ils ont déjà coiffé leur béret rouge, ou vert, et j'en fais autant. Avec beaucoup de peine, nous réussissons à atteindre une sorte de lieu de rassemblement au coin de l'Avenue George-V, devant la TWA. Là, nous retrouvons beaucoup de nos camarades. Les Champs-Élysées sont envahis par une marée humaine silencieuse : Des jeunes, beaucoup de jeunes, mais également des hommes et des femmes d'âge mur ; on voit là des ouvriers, des gens simples, mais aussi des personnes qui doivent occuper des postes élevés dans les affaires, des gens âgés aussi, anciens combattants avec leurs médailles, comme s'ils étaient venus seulement pour ranimer la flamme. Il semble que Paris tout entier se soit dérangé : Ce qui frappe, c'est le silence, si

Un témoin qui fut aussi un acteur revit pour « EUROPE-ACTION » les heures dramatiques du 8 novembre 1956.

Paris essayait alors de soutenir Budapest. Mais la Révolution hongroise fut trahie, malgré les efforts des manifestants qui versèrent ce soir-là leur sang pour la cause de la liberté et de l'Europe.

Mais le combat pour l'Europe et la liberté ne saurait s'achever sur une défaite et plus que jamais nous devons manifester notre solidarité avec les insurgés hongrois de 1956, avec les peuples européens enchaînés, avec les hommes d'Occident menacés de la pire des dictatures.

Les Parisiens, dix ans après, n'oublient pas. Ils seront nombreux le 3 novembre 1966 à la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris-VI<sup>e</sup>, à 20 heures 45, où sera projeté le Film du Soulèvement.

Cette manifestation sera placée sous la présidence effective de Jules Romains, de l'Académie Française.





rare dans une telle foule, l'impression de dignité qui s'en dégage.

Un ami me confie qu'une délégation de parlementaires et de membres du gouvernement doit venir. En effet, la foule s'écarte un instant sur le passage d'un cortège de messieurs, arborant rubans rouges et écharpes tricolores, et portant d'énormes couronnes de fleurs. Tout le monde applaudit et certains annoncent les noms de ceux qu'ils ont reconnus :

- Tiens, c'est Plevén.
- J'ai vu Pinay.
- J'ai vu Pinay.

*Je ne peux m'empêcher de songer* que ce n'est pas avec de tels personnages que l'on pourra librement clamer son indignation et sa colère. Déjà, des consignes de calme circulent, malgré les ricanelements de quelques jeunes, sur ma gauche. Le prince qui vient de nous rejoindre me pousse du coude : — C'est l'heure de la dignité et du bla-bla... Cela ne durera pas... ces messieurs vont rentrer dîner !

Il est 18 h. 30, et en piétinant, on croirait être à une messe gigantesque : il ne manque plus que la bénédiction ! Là-bas, en arrière, je vois quelques bérets rouges s'agiter. Suivant la foule, nous remontons les Champs-Élysées sous une banderole ; « Libérez la Hongrie ! » proclame-t-elle. Il y en a beaucoup d'autres, avec des drapeaux aux couleurs nationales hongroises.

**S**OUDAIN, un murmure parcourt les rangs :  
— Direction carrefour Châteaudun !

— Au P.C.

J'ai compris. Louvel est déjà dix mètres devant qui rameute quelques étudiants. On se retourne ; un mouvement se fait et déjà des milliers de bouches reprennent en cœur :

— Au P.C., au P.C. !

Loin devant, trois ou quatre paras précèdent la masse qui descend maintenant vers la Concorde. Notre préoccupation est de canaliser cette énorme poussée, de la discipliner afin qu'elle n'aille pas trop vite, qu'elle reste groupée pour pouvoir, dans quelques instants, enfoncer irrésistiblement les premiers barrages de gendarmes mobiles qui coupent les Champs-Élysées. Déjà, les paras parlementent avec les commissaires... mais, bien entraînée, la foule a tout balayé et la route est libre vers la Concorde. Jean-François Louvel me rejoint, et coude-à-coude avec les paras de tout à l'heure et quelques autres, nous atteignons la rue Royale, la Madeleine, les Boulevards.

Paris semble illuminé pour une fête et à toutes les fenêtres apparaissent des gens qui encouragent la longue colonne des manifestants qui continue à scander ses slogans. L'ambiance devient fantastique. Il y a là, derrière nous, du monde,

beaucoup de monde. Je reconnais quelques visages ; cela me rassure ; je n'aime pas à être isolé dans une foule d'inconnus.

Au coin de la Rue Laffitte et de la Rue de Châteaudun, un petit groupe de militants communistes serrés les uns contre les autres manifeste timidement : « Le fascisme ne passera pas ! ». Cela ne dure que quelques secondes, car déjà les coups pleuvent et je vois Louvel balancer un terrible revers du coude au visage d'un manifestant qui l'avait agrippé à son blouson, tandis qu'il en assommait un autre...

La colonne poursuit sa route, tel un rouleau compresseur que rien ne peut arrêter. Nous la remontons pour nous heurter, en tête, à des barrages de police assez solides ; mais de toutes les rues convergent des masses de gens et les barrages débordés, transpercés, troués, cèdent la place à la foule qui atteint le carrefour Châteaudun que domine l'immeuble du siège du Parti Communiste. Tout est clos, et seuls quelques gardiens s'agitent, là-haut, au balcon du 6<sup>e</sup> étage. La foule les hue entre deux slogans.

Cependant, on réussit à s'infiltrer, tandis que commencent à pleuvoir les projectiles — principalement des bouteilles d'eau et d'acide — lancés du balcon. À côté de moi, un jeune manifestant s'écroule, touché à la tête. Les gendarmes nous crient de reculer. La foule, spectatrice passionnée, contemple nos efforts en scandant inlassablement les slogans, en chantant « La Marseillaise », en brandissant d'innombrables pancartes. Nous nous acharnons sur les portes, sur les fenêtres avec les mains, avec des matériaux, des béliers de fortune amenés là on ne sait comment. Pendant que je travaille avec Louvel et deux autres à forcer la grande porte d'entrée, trois gars nous protègent des projectiles avec des couvercles de poubelle et une table de bistrot qu'ils manient comme un bouclier. Beaucoup s'attaquent en même temps au rideau de fer des fenêtres. Tous les gendarmes résignés, à quelques mètres, se sont abrités dans leurs camions. Bien que la soirée soit belle, on croirait qu'il pleut averse, tant les communistes arrosent le carrefour avec des lances.

**J**E suis trempé jusqu'aux os, mais je ne sens rien. De temps en temps, à nos pieds, on entend le bruit mat d'une bouteille pleine d'acide qui s'écrase sur le trottoir :

— Encore une qui n'est pas tombée loin ! me crie Louvel, alors qu'enfin la porte cède sous une dernière poussée.

Je manque d'être piétiné par une équipe qui attendait là, derrière nous, pour se ruer à l'intérieur. Nous traversons le hall à toute vitesse, cherchant à atteindre les escaliers qui nous conduiront vers les gardiens : de là-haut, ils continuent à arroser la foule massée. Au passage, je trouve une belle barre dont je m'arme, tandis que derrière moi, tout est mis au pillage. Jean-François Louvel me fait signe et, rejoints par Leprince, nous abordons l'escalier et atteignons le premier. Cela devient sérieux. Louvel manque de rattraper un gardien communiste. Nous reprenons notre souffle en constatant que nous ne sommes là que quelques-uns, tandis qu'en bas, la foule grouille déjà et essaye de mettre le feu. Des projectiles nous frôlent, partis on ne sait où, car nous ne voyons autour de nous que des portes inhospitalières et des couloirs sans fin.

On tente maintenant de grimper au second, en appelant des renforts à l'aide. Mais la défense communiste est bien organisée, et tandis qu'en bas, les manifestants perdent un temps précieux, nous nous heurtons à des portes blindées, hermétiquement closes, qui nous empêchent de monter plus haut. La rage nous prend et nous frappons — vainement — à toute volée sur ces portes avec nos outils de fortune.

De guerre lasse, nous nous retournons vers les bureaux et nous allons contempler la place, toujours occupée par la foule trempée. Elle continue à chanter et à crier. Le spectacle est inoubliable. Aux fenêtres, nous sommes acclamés et nous commençons à jeter les papiers et les meubles dans la rue. Un vrai déménagement, et à chaque chaise, ou classeur tombant sur le bitume, c'est une nouvelle acclamation de la foule en délire. Déjà des feux de joie sont allumés avec tout ce bric-à-brac entassé.

Mais, en bas, au rez-de-chaussée, cela brûle aussi, et nous devons, à regret, abandonner notre étage pour sortir, nous avons dû traver-

ser les flammes ; heureusement, pour évacuer. Il était temps, car nos vêtements trempés nous ont protégés.

Revenus dans la foule, des mains nous agrippent, nous hissent sur des épaules, nous portent en triomphe, tandis que l'eau et les projectiles pleuvent inlassablement. Je vois de nombreux blessés allongés sur les trottoirs autour de la place et je distingue aussi quelques têtes enrubannées dans une gaze sanglante.

Couvrant à peine les immenses clameurs, on entend les sirènes des voitures de pompiers qui parviennent péniblement à s'ouvrir un chemin dans la foule. Les flammes lèchent maintenant les fenêtres des second et troisième étage du PC.

Je me suis assis sur le bord d'un trottoir avec Jean-François Louvel, Leprince, Raquin qu'on a retrouvé devant la porte blindée du second étage, et quelques paras. Nous sentons notre fatigue, et le froid de nos vêtements trempés. On mangerait bien un sandwich et un verre de vin nous réchaufferait. Pourtant, il n'est pas encore huit heures.

On échange quelques réflexions amères :

— ...Les passer tous par la fenêtre !

Pas moyen, cette foule est trop idiote — trop indisciplinée.

On regrette cet incendie prématuré qui a gêné l'action de ceux qui voulaient s'emparer de tout l'immeuble du PC.

— Il faudrait moins de cris et plus de bras, conclut un para en se levant.

Un type, la tête ensanglantée, passe devant nous en criant qu'on se bat à l'Huma.

**L**HUMA — « l'Humanité », le quotidien communiste — partage avec son confrère « Libération », l'ancien immeuble du *Matin* d'avant-guerre, juste devant le Rex.

Ce n'est pas loin et nous avançons avec une partie de la foule qui s'y rend, en chantant, en scandant : « PC, hors-la-loi ! Libérez la Hongrie ! ».

Ici, c'est une véritable scène d'émeute. On voit tout de suite, que le combat est dur, l'adversaire était prévenu, sur ses gardes, et il a du monde, dedans et dehors.

Le service d'ordre aussi est important : colonnes de cars de CRS et de camions bourrés de gendarmes mobiles, divisant la chaussée — les Boulevards — en deux, de Richelieu-Drouot jusqu'à La République. CRS et gendarmes se sont abrités, dans leurs véhicules, des projectiles qui ricochent sur les tôles dans un tintamarre effrayant.

L'immeuble de l'Humanité est bourré de militants qui font pleuvoir sur les assiégeants des bouteilles pleines, des plombs, et des clichés d'imprimerie, tandis qu'ils arrosent la rue et les manifestants avec des lances. Leur tactique est similaire à celle qu'ils utilisaient au carrefour Châteaudun, mais il y a plus de monde et les assaillants se fatiguent et se clairsèment.

L'assaut sera dur. De plus, des colonnes de contre-manifestants communistes armés de manches de pioches, amenés des banlieues Nord, descendent les rues des faubourgs



Saint-Denis et Poissonnière et convergent vers les Boulevards. Ce heurt va être dur aussi.

Il est 20 h. 30 et il y a déjà de nombreux blessés dont beaucoup vont se faire soigner au Rex, transformé pour la circonstance en infirmerie de campagne.

*Le vacarme est infernal* : Cris, huées, projectiles ricochant sur la chaussée, ou sur le toit des cars de police, clameurs de toute sorte. Les bruits les plus étranges circulent, diffusés par des inconscients, ou des provocateurs.

*La manifestation piétine devant la forteresse bolchevique* et la fatigue commence à tomber sur les épaules. Je réussis à trouver un morceau de pain dans une boulangerie de la Rue Poissonnière, avant de revenir devant le cinéma Rex.

*Je vois un autobus vide* qui essaie de remonter le faubourg Poissonnière. Il est entouré de jeunes manifestants qui s'en font un abri contre les plombs d'imprimerie et les bouteilles d'encre qui ne cessent de tomber de l'immeuble des journaux communistes.

*Profitant également de ce char improvisé*, je réussis avec quelques amis à me glisser dans ce faubourg Poissonnière où on se heurte très violemment à des colonnes de

contre-manifestants d'extrême gauche, qui, eux, tentent d'atteindre les Boulevards. Nous traversons un moment assez difficile dans cette rue jonchée de débris : C'est le corps à corps très brutal avec des commandos, solidement armés de manches de pioche, aux vêtements secs. Les coups s'échangent sans désespérer : malheur à qui se laisse isoler. C'est ce qui vient d'arriver à un homme d'une quarantaine d'années, un communiste, que je vois s'effondrer sous une grêle de coups.

*A un moment, nous devons refluer* sous la poussée de nouvelles troupes adverses et le faubourg leur appartient presque entièrement. Je vois le moment où je vais être séparé de mon groupe et hâché. Coïncé contre un mur, je tape avec ma brique sous tous les angles. Venant du boulevard, une masse noire s'avance, c'est un peloton de gendarmes mobiles qui tentent de dégager le faubourg, croses en avant. Ils font cent mètres, dépassant l'immeuble de « Libération », m'atteignent et m'évitent ainsi un mauvais sort. Derrière leurs rangs, je réussis à rallier quelques manifestants et nous repartons vers la ligne de gendarmes.

*Sous la dure pression des manifestants d'extrême-gauche*, ils refluent à leur tour ; plusieurs sont blessés. Au milieu d'eux, nous reprenons cette lutte sauvage. Leprince, à côté de moi, récupère un mousqueton, perdu par un blessé, et s'en sert comme d'une massue. Je vois la crosse tournoyer au-dessus des têtes et s'abattre en cadence. Un autre peloton arrive, nous dépasse et repousse enfin la colonne rouge.

*Je regagne le boulevard*, où le siège de l'Huma se poursuit. Le nombre de blessés a augmenté et la chaussée est transformée en un champ de débris de toute sorte. On piétine dans le verre, les morceaux de plomb, les flaques d'eau. Je retrouve Jean-François Louvel qui dirige un groupe d'assaillants ; blessé par un cliché, il a la tête enveloppée de bandes de gaze, mais il a quand même réussi à remettre son béret rouge par-dessus.

*Il m'entraîne un peu à l'écart* avec quelques autres pour nous dire que nous ne réussirons pas à prendre l'immeuble de l'Huma... Les types sont fatigués, et on n'est plus assez nombreux ; il estime que les cocos sont très nombreux à l'intérieur. Il suggère de donner la chasse aux groupes communistes qui sont dans les rues menant aux Boulevards.





Il va être 23 heures et la situation demeure confuse. De nombreux groupes de militants communistes circulent dans les rues qui mènent aux Grands Boulevards. Un moment, sous les clameurs, je vois une longue colonne remonter le Boulevard Saint-Martin au pas de gymnastique ; elle perce alors par petits groupes. Avec quelques combattants éprouvés, nous donnons une chasse impitoyable à ces groupes. Beaucoup de jeunes manifestants ont fait place aux commandos aguerris, et les badauds sont rentrés, apeurés pour la tournure des événements.

Un groupe de manifestants chrétiens parcourt des rues alentour de la Porte Saint-Martin en arborant un immense drapeau aux couleurs nationales hongroises et en chantant « La Marseillaise ». Ils courent un peu dans tous les sens et à plusieurs reprises, ils ont été dispersés par de petits commandos. Nous les suivons, sans nous mélanger à eux, en attendant le moment, où, à nouveau, ils rencontreront des bolcheviques sûrs de leur force... Cela ne tarde pas ; surgissant de l'ombre, dans la Rue René Boulanger, une quinzaine de voyous, armés de manches de pioche, de barres de fer, de chaînes de vélo — l'arme favorite des militants d'extrême-gauche — les assaillent et en font un carnage. Le drapeau hongrois disparaît, puis se redresse sous des mains nouvelles qui le brandissent à nouveau. Soudain, sans bruit, nous fondons littéralement sur l'ennemi qui se disperse à son tour sous les coups ; plusieurs blessés graves jonchent le sol. Et nous repartons un peu plus loin : La mobilité est une loi essentielle de la bagarre de rue, de même que la nécessité impérative de rester groupés.

Nous retrouvons, dans ce quartier, de nombreux petits groupes communistes que nous pourchassons sans relâche, malgré la fatigue qui commence à nous engourdir. D'autres équipes font de même et lorsqu'elles se rencontrent, elles se communiquent les renseignements :

— On se bat rue J.-P. Timbaud, Boulevard Voltaire...

— Il y a des cocos, au métro Temple et Boulevard Magenta.

Cette guerre est maintenant impitoyable : Les chants, les slogans ont maintenant laissé la place à

l'efficacité. Malheur à ceux qui tombent isolés sur des groupes adverses : Les coups font maintenant très mal.

Au coin de la Rue de Lancry, juste devant l'Ambigu, dont le spectacle s'est achevé plus tôt pour la circonstance, nous tombons sur un fort commando communiste, tandis que dans la rue, plus loin, l'équipe de Leprince s'est retranchée derrière une camionnette de livraison et la vide consciencieusement de ses bouteilles vides, pour en bombarder, comme avec des grenades à main, les communistes qui approchent.

Nous nous heurtons très durement et déjà plusieurs des nôtres sont au sol, inanimés... Il faut se replier vers la République, mais pris à revers, quelques-uns sont cernés et isolés. Occupé à parer les coups et à les rendre, je n'ai pas vu le mouvement de repli du groupe et je reste en arrière, acculé à la balustrade de la station de métro. Entouré par une demi-douzaine d'individus déchaînés, je me décide à leur faire payer chèrement leur petit succès. Ma barre de fer, trouvée tout à l'heure au rez-de-chaussée de l'immeuble du PC, s'abat sans cesse, mais un coup à la tête me secoue, tandis que d'un croc en jambe, je suis jeté à terre. Par réflexe, je me roule en boule, alors que les coups de pied me rentrent dans les côtes, dans les jambes ; je parviens, néanmoins, à protéger ma tête. Un type m'attrape les pieds et me déchausse, un autre m'arrache mon béret, demeuré par miracle sur ma tête. Sous la douleur des coups, je perds la notion des choses et je sombre dans un gouffre plein d'un tintamarre étrange...

Lorsque je reprends connaissance, je suis seul, allongé sur le sol, près de la bouche de métro ; j'ai très froid et très mal un peu partout, mais surtout à la tête et au thorax. Je souffre de ma cheville droite. Je crois cependant avoir réussi à me protéger suffisamment et d'avoir ainsi évité les coups les plus mauvais.

Je regarde autour de moi, en essayant de deviner l'heure : la rue est maintenant désertée, jonchée des débris les plus surprenants. De loin en loin, quelques tas qui sont des hommes blessés. J'entends la sirène d'une ambulanc-



ce qui les ramasse pour les transports dans les hôpitaux.

Mon tour vient enfin, et à Saint-Antoine, l'interne qui semble dérangé, me dit avec un reproche dans la voix qu'il est tard : cinq heures du matin ; ce n'est que lorsque l'infirmière de service me passera une glace que je prendrai conscience de ma saleté : visage couvert de sang séché, d'encre (!) : vêtements déchirés, maculés, trempés.

Christian GARNIER



LE LIVRE DU MOIS :

LE  
SANG  
DE  
BUDA  
PEST



**L'OCCIDENT  
AU COMBAT**

# LA RHODESIE DEPUIS UN AN

*Le 11 novembre 1965  
le président  
Ian Smith  
Premier ministre  
de Rhodesie  
proclamait  
l'Indépendance*



**11** Novembre 1965. Il est 13 heures. Le cœur de la Rhodesie bat la chamade. C'est le jour des coquelicots et c'est le plus beau jour de sa vie. Fête du courage, de la fierté, de la liberté. A soixante-quinze ans à peine, la Rhodesie se sent une âme d'adolescente. Ian Smith parle pour elle. Au nom du vieux Cecil Rhodes dont elle a hérité.

Un beau jour de septembre 1890, cent quatre-vingt-quatre pionniers de la tradition impériale ont planté à quinze cents mètres d'altitude l'Union Jack que personne n'allait jamais amener. Les noirs ont dansé, les blancs ont chassé, puis on a bâti ensemble cette terre qui ignorait la maison, on a tracé des chemins de fer et lancé des locomotives. La Rhodesie était à l'heure de l'Europe lointaine et fraternelle.

Mais pourquoi Ian Smith parle-t-il ainsi, le 11 novembre 1965 ?

Le chef rhodésien a des choses graves à dire à son peuple, ses tribus de guerriers, ses familles de techniciens. Ils sont tous sous sa protection, il parle pour les protéger. Les Anglais ont peur de la Rhodesie qui les juge, comme un père ivrogne et bavard hait le jugement de l'enfant et le méprise. Les Anglais sont indignes des Rhodésiens. Alors, Ian Smith, qui sait les règles du jeu, s'est avancé pour un combat singulier. Il a jeté son gant q



Wilson, l'Anglais, a escamoté avant de se dérober. Smith est resté seul avec son peuple.

« Celui qui abandonne est perdu » croit Ian Smith. Mais Wilson est rusé, mesquin, hypocrite. Il roule de l'œil, ramène sa mèche et siffle ses chacals. Le grand Smith est blessé. Mais la blessure est superficielle et guérit vite. Et puis la peau devient du cuir à cet endroit-là et l'on se fabrique des boucliers d'acier pour être encore plus fort.

Wilson écume de rage, tourne en rond, tergiverse. Smith s'étonne, avec calme. Il ne dit plus rien, et regarde la scène. Les hyènes contre les chacals : quel vilain vacarme. Des noirs, des jaunes, des gris. Tout sanguinolants et pleins de haine : quelle tristesse ! Wilson trépigne : malheur à Smith ! Heureusement, Smith, en gentleman, ne rit pas. Il a parlé depuis longtemps à son peuple, en lui disant : nous serons peut-être seuls, nous les

Rhodésiens, mais nous serons nous-mêmes et nous serons libres. Ce qui fut dit, une fois pour toutes.

11 novembre 1966. Il y a un an, Smith parlait de courage et de liberté. Aujourd'hui, il dit bonheur et justice. C'est aussi le jour des coquelicots. C'est donc la fête. Les Rhodésiens vont crier Vive la république ! Ce sera bien la première fois que je le crierai, avec eux.

*François d'ORCIVAL*





Cette région que les Autrichiens nomment Tyrol du Sud et les Italiens Haut-Adige est, depuis un demi-siècle, disputée entre deux grands pays européens. Point de rencontre entre le germanisme et la romanité, ce pays ne doit pas diviser notre monde occidental.

Un jeune journaliste italien de 24 ans nous parle de ce problème avec autant de courage que de lucidité. Antonio Lombardo, licencié en droit et en sociologie, est inspecteur régional pour la Sicile du centre d'études Ordine Nuovo. Il est également fondateur du « Centre Européen d'Etudes pour une Economie Organique » (CESEO), fondateur du Séminaire d'Etudes sur le Réalisme Biologique, directeur de la revue *Nazione-Europa* et correspondant italien d'Europe-Action.



Existe-t-il, selon vous, un problème de Haut Adige (Sud-Tyrol) ?

Le problème existe, nous ne le nions pas comme les chauvinistes de tout bord. Nous l'avons écrit dans notre presse et vous l'avez rapporté voici deux ans dans votre édition hebdomadaire (N° 39 du 21-10-64). Je vous rappelle ce que nous disions alors : « Nous pensons que la majorité ethnique du Haut-Adige est germanique : nous nous refusons à soutenir que le Haut-Adige est italien par le droit de conquête, car ce serait indirectement une apologie du statu quo européen. En effet, si les Soviétiques utilisaient cet argument, ils pourraient dire : Nous ne céderons pas Berlin et l'est européen parce qu'ils sont nôtres, par le droit de conquête.

Tout cela démontre que les nationalistes italiens ne sont pas des chauvinistes ; et que le temps des luttes entre Européens est révolu à jamais.

Qui sont ces terroristes ? Des nationalistes ? Des fascistes ?

Les terroristes sud-tyroliens ne sont pas des « nationalistes ». Il s'agit d'un phénomène d'hyper-provincialisme et de cléricisme exacerbé à l'extrême. Le fer de lance de cette agitation est le clergé catholique de langue allemande, qui est resté à un stade « pré-révolution française ».

L'appui politique dont jouissent les terroristes n'est pas tant donné par les nationalistes allemands (à l'exception de quelques cercles, irresponsables), mais bien par l'OVP (Parti démocratique chrétien autrichien), qui s'en sert pour ses spéculations électorales, dans le cadre du Régime local. Les sentiments des Tyroliens du Sud et le sang des soldats italiens, servent de monnaie d'échange dans de sales tripotages électoraux entre démocrates et socialistes autrichiens.

Quelle a été la réaction devant le terrorisme en Italie ?

Le Régime en profite pour faire de l'antinationalisme et de l'anti-germanisme, à la télévision et dans ses journaux. En outre, il cherche une « diversion » (exactement comme l'OVP autrichienne) aux difficultés intérieures posées par les problèmes de l'ère néotechnique que démocrates et marxistes, liés aux postulats et aux dogmes de l'autre siècle, ne peuvent maîtriser. Hélas, les « nationaux » italiens tombent facilement dans le piège. Ce n'est pas notre cas nous disons les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire : les régimes de Rome, de Bonn, de Vienne ont intérêt à créer une diversion à leurs problèmes intérieurs. Et je répète ici ce que nous disions en 1964 : « Seuls, les ennemis de l'Europe peuvent avoir intérêt à alimenter un problème entre l'Italie et l'Autriche. L'ennemi des Italiens n'est pas à Innsbruck, il est au pouvoir à Rome, l'ennemi de nos frères allemands n'est pas à Trente, mais à Bonn, à Pankov et à Vienne ».

Que pensez-vous du terrorisme en soi ?

Les nationalistes condamnent résolument la violence, arme du Régime, c'est-à-dire de la réaction. Cependant, si les exigences historiques demandent l'emploi de la force pour la défense de peuples européens, il faudra que les Allemands arment des navires pour stopper la piraterie tunisienne dans le canal de Sicile et que les Italiens plastiquent le mur de Berlin. La communauté de combat réalisée dans la lutte pour l'Algérie européenne pourra se renouveler en Rhodésie ou en Angola, s'il le faut.

Quelle a été la réaction des nationalistes italiens devant le terrorisme au Sud Tyrol ?

Le terrorisme, évidemment, heurte nos sentiments ; mais nous sommes désormais assurés contre les

# TYROLIEN ET L'EUROPE

provocations du Régime. Notre mentalité positive, notre capacité d'analyse politique, notre conscience révolutionnaire nous freinent. Je dois vous dire une chose. Le « carabinière » Giuseppe Dignoti tué d'une rafale voilà trois mois, était militant d'Ordine Nuovo à Catane en 1961. C'était l'un de ces militants obscurs et dévoués qui ne demandent rien pour eux et qui donnent à la cause leur travail quotidien et opiniâtre. La main qui l'a tué n'était pas celle d'un nationaliste allemand : Giuseppe Dignoti a manifesté avec nous contre l'édification du mur de Berlin et pour la réunification allemande. Je me souviens personnellement de lui, je me souviens des nuits obscures dans les rues, lorsque nous inscrivions au goudron « Vive l'Algérie française » le long des routes. Je me souviens de lui, le pot de colle à la main, quand nous placardions les affiches « Berlin = Alger » « Algérie = Europe ». La douleur profonde que nous a causé sa mort ne nous porte pas à un sentiment anti-allemand. Elle multiplie par mille

notre détermination lucide : briser le Régime, avec l'inébranlable volonté de lutter jusqu'à la libération de toutes les régions de notre patrie d'Europe. Eduquer les consciences des Européens, actuellement intoxiqués par conditionnement du Régime.

●  
**Quelle a été en pratique, la position d'Ordine Nuovo et de Nazione Europa ?**

Nous avons décidé de lancer des manifestations axées sur le double thème « du Haut-Adige et de la Hongrie ».

**Ordine Nuovo et Nazione Europa** se proposent d'éviter que le courant d'indignation soulevé en Italie ne dégénère en sentiment anti-germanique, pour le diriger vers son véritable but : la lutte contre le Régime (qui en Autriche, en Allemagne ou en Italie, est le même : qu'il soit chrétien ou marxiste).

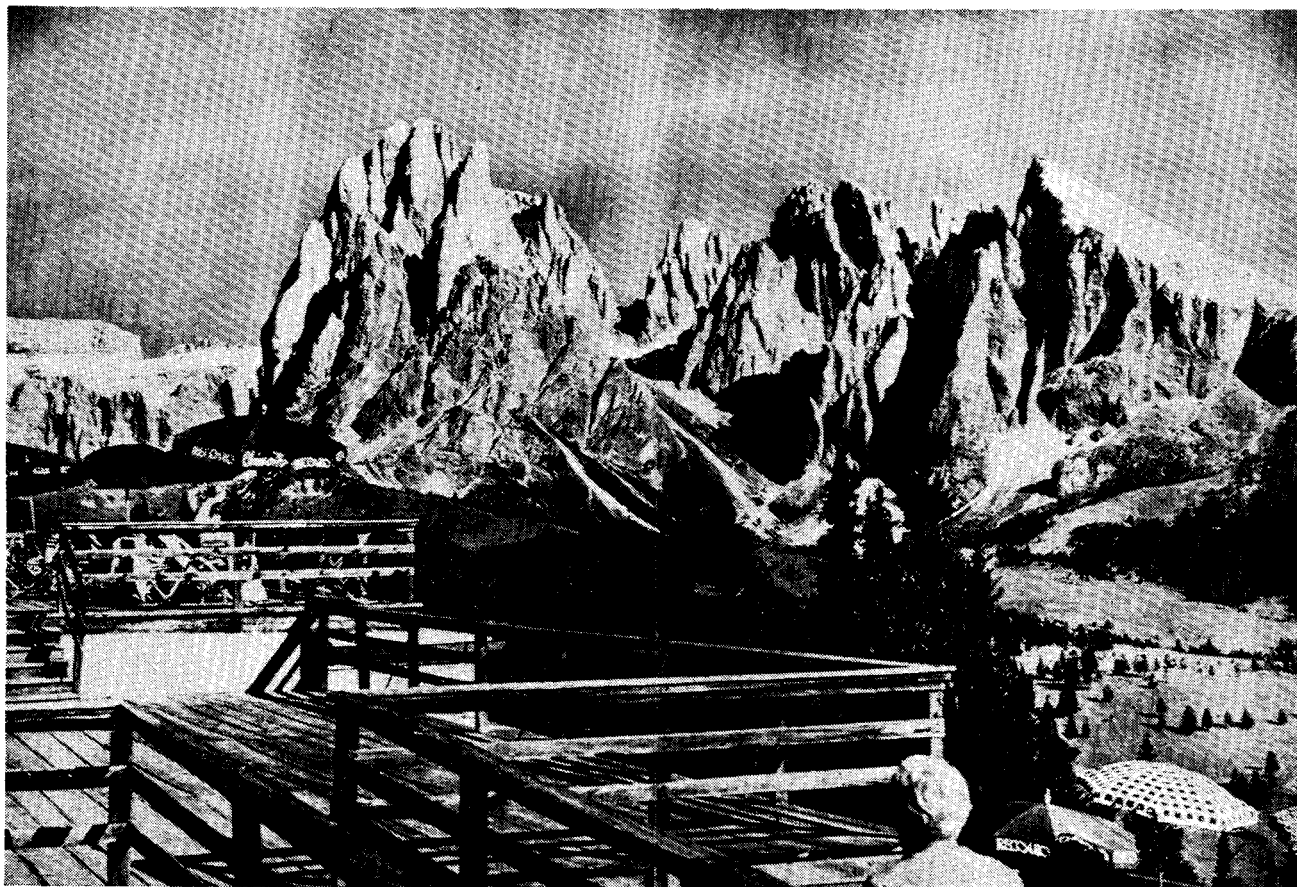
●  
**Quelle est la solution que vous préconisez ?**

Dans le cadre d'une Europe unie, le Brenner ne serait plus un confin.

Le Haut-Adige pourra être alors, comme les autres zones contestées de l'Europe, un « état » autonome. Je ne vois rien de mal à ce que le président de cet « état » soit un Européen de langue allemande, tandis que le maire de Bolzano-Bosen, serait Italien, et — pourquoi pas ? — le préfet un Français !

Cela ne peut se réaliser que dans le cadre d'une Europe unie sur des bases révolutionnaires ; il est donc nécessaire que tous les nationalistes luttent dans ce but, et qu'ils entraînent avec eux la meilleure part des peuples européens, sur des idées telles que : libération de Berlin et de Budapest, libération du Régime néfaste et anti-populaire qui règne en Europe (technocratie « conservatrice » ou « socialiste », mais toujours réactionnaire), pour faire ensemble l'unité de l'Europe, qui est la condition « sine qua non » du progrès de l'Homme.

Antonio LOMBARDO ; 









**ART**

# LES DESSINS D'ANNE GOIX

Pendant des années, Anne Goix a vécu très loin et très près de nous. Son nom était devenu comme le symbole d'une énergie indomptable. Elle était celle qui ne cède pas, qui n'accepte pas. Elle vivait aussi lointaine qu'à l'autre bout du monde : Prison de la Roquette. En plein Paris, comme au milieu d'un désert vide.

Pendant  
quarante-trois mois  
une jeune femme  
à vécu en prison

**L**ES nouvelles filtraient mal. Ceux qui l'avaient connue, avant, essayaient de l'imaginer tournant dans une cellule, usant ses ongles contre les murs. Ses amis, reclus dans d'autres prisons, solitaires, exilés, vaincus, meurtris, ces amis savaient qu'elle ne désespérait pas. Son visage restait lumineux dans leur souvenir, sans une ride, sans une larme. Son visage, fait pour la douceur et la tragédie. Antigone aux mains de Créon, elle restait, derrière ses serrures et ses grilles, celle qui veille à jamais les cadavres des frères assassinés.

Quand on pensait à elle, à ses compagnes, à toutes ces femmes enfermées pour avoir trop aimé une province de leur pays, pour avoir tissé, de leurs mains faites pour d'autres besognes, l'écharpe sanglante des soldats perdus, quand on pensait aux prisonnières politiques, on avait brutalement honte d'être dehors, de vivre, d'aimer, loin d'elles, enfermées dans une toile d'araignée de ténèbres.

Malgré elle, Anne Goix, qui est toute modestie et qui ne va pas aimer cet article, devenait une sorte de symbole. Tant de haine amassée sur son nom, le poids de la prison sur sa tête. Elle vivait à fond de cale, dans un vaisseau immobile, tout de couloirs tristes, de murs lépreux de barreaux infinis, dans une odeur de mauvaise soupe et de bonne sœur : la Roquette. Les femmes-soldats, les combattantes du soleil et de la nuit, mélangées par le Pouvoir avec les putains promises à la gloire littéraire, les avorteuses et les clochardes. Combien de mois, Anne ? Quarante-trois mois.

Quarante-trois mois.

**E**T puis, un jour, la voyageuse est revenue de l'autre bout du monde. Elle est sortie des égoûts du Régime. Nous l'avons rencontrée, toute habillée de noir, encore pâle, dans une grande salle de congrès qui ressemblait à un hall de gare, dans la moite chaleur d'un 1<sup>er</sup> Mai bruyant, place de la République.





Elle était là non pas pour effectuer quelque acte d'allégeance politique, ma's au nom de l'amitié, du souvenir et de l'espérance. Mêlée à la foule des congressistes, elle écoutait ces mots qui pour elle ne s'allégnaient pas en phrases creuses mais signifiaient des choses vraies, réelles, nécessaires, de ces choses pour lesquelles on donne, sans hésiter, des années de sa vie. Et sa vie, en plus.

Etonnée d'entendre que son nom déchainait un tel hommage d'applaudissements. Souriante, elle savait que sa liberté allait signifier un autre esclavage : travailler, travailler sans cesse pour nous donner tout ce qu'elle portait en elle, tout cet univers qui jaillissait de ses doigts pour griffer le papier blanc à la pointe d'un fusain impitoyable.

Nous ne savions pas encore, ce jour-là, que nous possédions, enfin, ce que nous attendions depuis si longtemps : un artiste capable de restituer la noblesse des visages, le frémissement de la vie, le secret de nos cœurs fiers et le bois nouveau de nos mains.

Nous savions qu'Anne Goix avait réussi à travailler en prison. A la vérité, nous étions un peu méfiants. Tant d'affligeantes médiocrités, enveloppées dans le papier poisseux des bons sentiments, Bricolages de taulards aussi hideux que des bibelots pour ventes de charité paroissiales. Christs toujours pleurants, Vierges aux cheveux sales et aux yeux glauques. Barbouillages.

Une petite photo, sortie clandestinement de la Roquette, donnait bien une idée. Ce n'était pas mal, ce que faisait Anne. Mais comment juger sur une seule image ? Ce n'était peut-être qu'un hasard ? La peinture, à l'inverse du roman, tolère mal les œuvres solitaires.

Plus Anne Goix paraissait simple, gentille, modeste, plus on avait peur de regarder ce qu'elle avait dessiné en prison et qu'elle avait réussi à sortir, à force de ruses patientes. Moment terrible où elle ouvre le carton. Attente. Silence.

Il n'est pas d'admiration qu'on ne veuille clamer. On désire tout le monde autour de soi pour regarder, comprendre, admirer. Que sont les mots devant ces dessins ? Les voilà. Ils sont sur ces pages. Regardez-les. Comme cela. Lentement. Fixement.



Qu'ils restent lumineux sur vos paupières closes quand vous fermerez les yeux tout à l'heure. Qu'ils vous brûlent.

**A**NNE GOIX avait étudié aux Beaux-Arts. Elle dessinait. Elle peignait. Enfermée dans sa prison, les lignes, les ombres, les lumières lui paraissaient les images même de sa liberté. Elle savait qu'elle ne pourrait tenir qu'à ce prix : restituer la vie sur une feuille de papier, graver à jamais les visages de ses compagnes, enfermer leurs secrets au plus lourd des étoffes. A force de volonté, elle parvenait à faire entrer dans sa cellule du papier et un crayon. Pas question d'y faire scintiller l'arc-en-ciel des couleurs. Il fallait se contenter du noir et du blanc. Et du gris, plus juste et plus lumineux que l'écarlate et l'émeraude.

Anne Goix aime avec passion les Primitifs de notre monde, les Flamands et les Florentins, fous de dessins, minutieux, précis, poursuivant jusqu'à l'hallali les traits pour trouver celui qui est le seul vrai et qui va subsister, tous les autres effacés, pour cerner le réel.

Voici la profondeur infinie des couloirs, le poids définitif des serrures, le froid des carrelages, Anne Goix dut choisir comme modèles ses compagnes de détention. Pour figurer les plis des vêtements, elle les habilla de couvertures et de draps.

*Jamais  
Anne Goix  
n'a voulu  
désespérer  
et  
elle a réussi  
à créer  
les images  
de sa liberté*

Quant aux sujets, elle a choisi ceux de son univers quotidien : la lettre que l'on attend, que l'on embrasse et qui vous désespère. Et ce baluchon, noué aux quatre coins, qui contient les pauvres affaires de cette détenue que la gardienne éloigne de ses amies. Toute la tristesse du monde dans un seul regard. Mais aussi tout l'espoir devant une fenêtre ouverte, tandis que l'on imagine le chant des oiseaux, libres.

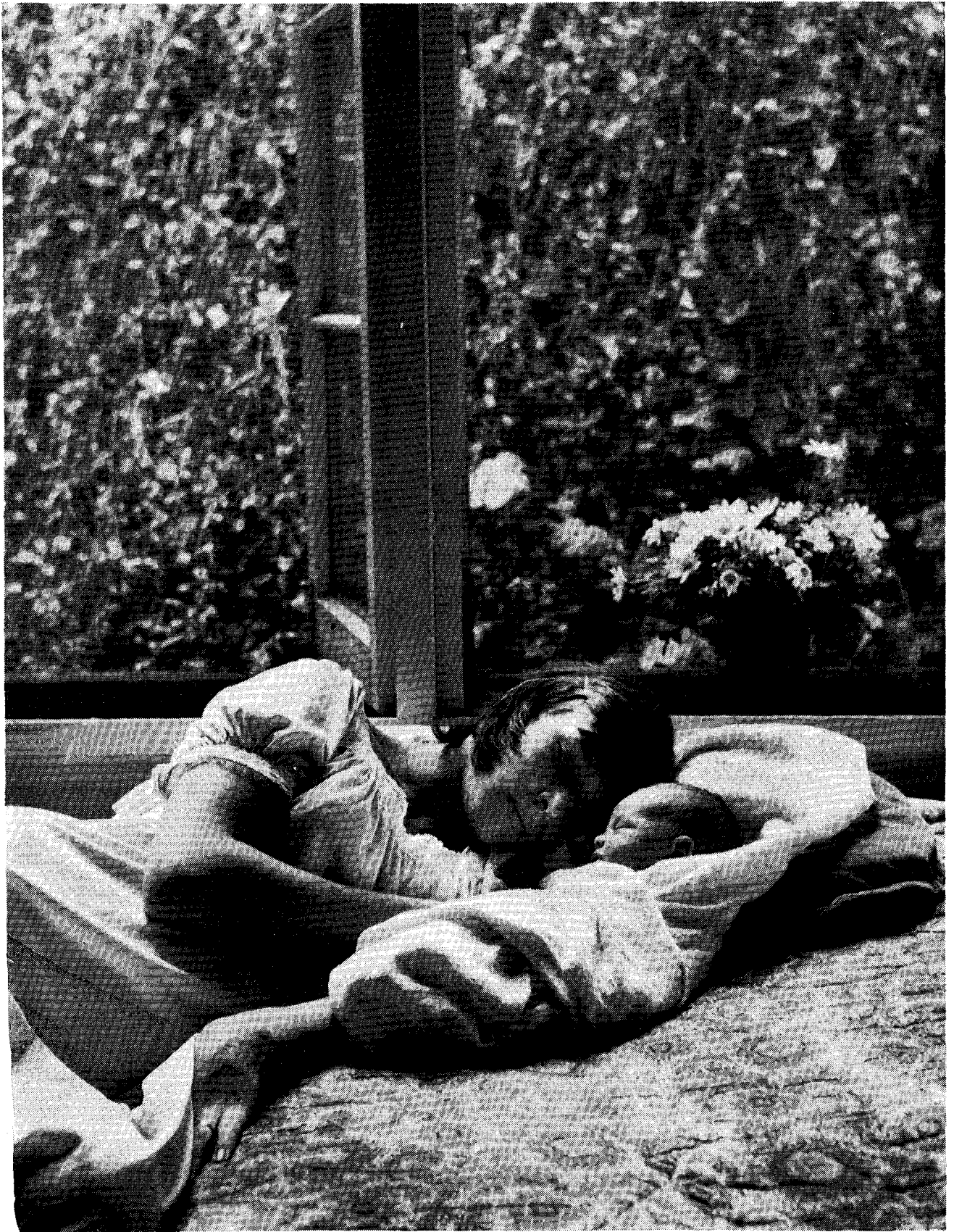
Voici donc les dessins d'Anne Goix, arrachés aux cachots. On craignait en haut lieu cette jeune femme, à cause de son indomptable volonté et de son immense talent. On avait peur de ces dessins, tant ils demeuraient un témoignage, un cri contre l'horreur des prisons. Cela ne fut pas commode de les sortir. Anne Goix veut bien sourire quand elle évoque ses démêlés avec l'administration. Tout cela est fini maintenant. Et ces dessins sont là, irrécusables.

**A**NNE GOIX a retrouvé, avec la liberté, ses toiles et ses couleurs. Elle va maintenant, sans jamais abandonner ce graphisme si précis qui la guide, se livrer à la magie des teintes qui jouent et se répondent sur le mur de son atelier. Un jour, une exposition nous livrera ce monde qu'elle porte en elle. Déjà, nous possédons ces dessins tragiques et dépouillés qui témoignent qu'une grande artiste est parmi nous.

Henri LANDEMER











## LA MATERNITÉ VOLONTAIRE

*un  
problème  
qui  
concerne  
tous  
les hommes  
et toutes  
les femmes*

L'année dernière une femme mourait dans un hôpital de Rouen en mettant au monde son vingt et unième enfant. A ce stade où la conception reste tributaire du hasard et de la fatalité, la maternité devient purement et simplement du lapinisme et la femme est ramenée à la seule et unique fonction d'animal procréateur.

C'est devant l'existence de tels faits. C'est face au problème, remis en question chaque jour, de la soumission et de la sujétion de la femme, que l'on se penche de plus en plus sur le problème du contrôle des naissances. Certains par conviction philosophique ou orientation politique, ont volontairement dévié la question, pour en faire celle de la limitation des naissances, amputant délibérément le sujet d'une partie importante de son objet. En effet, le problème du contrôle des naissances, bien avant d'être celui de la limitation des naissances, où même de celui encore plus étroit de « la pilule », est celui de la liberté des naissances. Cette liberté des naissances signifie qu'une femme a le droit et la possibilité d'avoir des enfants quand elle le désire, et si ce désir correspond à ses possibilités matérielles. C'est très exactement le problème de la maternité volontaire.

**ENQUETE**

« Il est évident que l'organisme est entièrement ordonné par rapport à la fonction sexuelle : en d'autres termes, pour la propagation de la vie. La femme est beaucoup plus spécialisée dans ce rôle que l'homme. Ses fonctions organiques et psychiques sont centrées sur les modifications cycliques de l'ovaire. Tota mulier in utero, disaient les Anciens, l'élaboration des ovules, la préparation à des maternités éventuelles, la grossesse, l'allaitement, sont la destinée naturelle de la femme. Destinée à laquelle elle ne se soustrait pas sans danger : le déséquilibre nerveux et mental est le prix que la femme doit payer quand les conditions de la vie ou de sa propre volonté s'opposent à l'accomplissement de sa fonction naturelle. L'amour maternel n'est pas une vertu, c'est une fonction du système nerveux féminin, comme la sécrétion lactée est une fonction de la glande mammaire. L'amour maternel et la sécrétion lactée dépendent tous les deux de la même substance, la prolactine, qui, ainsi qu'il a été déjà dit est libérée dans le sang par le lobe postérieur de l'hypophyse. Cette glande par son action sur l'appareil génital, sur les mamelles et sur le cerveau, commande à la fois les impulsions qui conduisent l'homme et la femme à s'accoupler et qui donnent à la femme l'amour de son petit et la possibilité de le nourrir. »

Alexis CARREL

**S**I le sujet de la maternité volontaire est abordé dans **Europe-Action** ce n'est pas pour sacrifier au conformisme ambiant, à une mode passagère ou à des préoccupations électorales, mais bien plutôt pour répondre à un problème qui entre dans le cadre des grandes transformations de l'avenir. L'homme en devenant peu à peu maître de la nature et des lois auxquelles il était soumis a détruit une certaine harmonie. La sélection naturelle qui éliminait les moins capables, les moins aptes à assumer l'existence, a considérablement régressé. La mortalité infantile, qui touchait, il y a un siècle, encore 50 % des nouveaux-nés, a quasiment disparu. Il faut donc trouver une solution au problème nouvellement posé.

Cette solution doit se faire jour, tout d'abord au niveau du couple, et Alfred Sauvy prenait il y a un an dans le journal **Combat**, « le cas classique, si souvent cité, de la femme qui, ayant déjà deux enfants et un logement réduit, recourt à l'avortement, en vue d'éviter le troisième ». Et il concluait : « peut-être cette femme désire-t-elle effectivement trois enfants et ne refuse-t-elle le troisième qu'à cause de cette maudite exigüité de son logement. La liberté ne se conçoit pas à sens unique. On ne pourra parler de pleine liberté d'épanouissement que lorsque la femme (ou le ménage) aura effectivement le nombre

d'enfants qu'elle désire et les moyens de les élever ».

Il est en effet reconnu que les avortements, qui sont évalués actuellement en France entre 500.000 et 1.500.000, selon les sources, proviennent dans bon nombre de cas de l'impossibilité matérielle de pouvoir élever un nouvel enfant.

Il est inutile de rappeler ici les conséquences tragiques des avortements, leurs répercussions physiologiques, psychologiques familiales et sociales. Chacun sait que ces pratiques font chaque année des milliers de morts, elles sont la cause de nombreuses maladies des femmes et des cas de stérilité les plus incurables.

Pourtant il ne suffit pas de condamner, de se retrancher derrière la morale et d'ignorer hypocritement un tel état de chose, il faut trouver une solution et un moyen de lutte efficace contre ce fléau. Il n'y a pas de solutions-miracles. La répression est sans effet, et lorsqu'elle battait son plein en France, on n'a jamais atteint 2.000 poursuites judiciaires pour avortement chaque année, sur tout le territoire.

La maternité volontaire serait sans aucun doute susceptible de faire diminuer considérablement le nombre d'avortement. En Suède où l'on pratique une politique de contrôle des naissances, la proportion des avortements est de 22 pour 100 naissances. En France, elle varie, selon les sources, de 60 à 190.



« Il est évident qu'une race doit reproduire ses meilleurs éléments. Cependant, dans les nations les plus civilisées, la reproduction diminue et donne des individus inférieurs. Les femmes se détériorent volontairement grâce à l'alcool et au tabac. Elles se soumettent à un régime alimentaire dangereux afin de réaliser un allongement conventionnel de leurs lignes. En outre, elles refusent d'avoir des enfants. Leur carence est due à leur éducation, au féminisme, à un égoïsme mal compris. Elle est due aussi aux conditions économiques, à l'instabilité du mariage, à leur déséquilibre nerveux, et au fardeau que la faiblesse et la corruption précoce des enfants imposent aux parents. Les femmes venant des plus anciennes familles, qui seraient les plus aptes à avoir des enfants de bonne qualité et à les élever de façon intelligente, sont presque stériles. Ce sont les nouvelles venues, les paysannes et les prolétaires des pays les plus primitifs de l'Europe, qui engendrent des familles nombreuses. Mais leurs rejetons n'ont pas la valeur de ceux des premiers colons de l'Amérique du Nord. On ne peut pas espérer une augmentation du taux de natalité parmi les éléments les plus nobles des nations avant qu'une révolution profonde se soit faite dans les habitudes de la vie et de la pensée, et qu'un nouvel idéal s'élève au-dessus de l'horizon. »

Alexis CARREL

La maternité volontaire pose cependant de nombreux problèmes qui tiennent tout d'abord aux moyens. Le corps médical s'accorde à reconnaître que l'ensemble des moyens préconisés ont tous des défauts plus ou moins graves que ce soit sur le plan physiologique ou psychologique. Ces remarques sont valables notamment pour la « pilule », pour laquelle il est confirmé qu'elle n'a pas une efficacité totale, d'une part, et d'autre part qu'elle entraîne des inconvénients certains, liés à la forte dose d'hormones, et qui vont de l'obésité aux troubles nerveux en passant par la cancérisation génitale ou mammaire. D'autre part on ignore tout des conséquences qu'elle peut avoir sur la descendance. Sur un autre plan on voit déjà se dessiner dès maintenant une gigantesque opération commerciale, destinée à procurer des bénéfices importants à des laboratoires pharmaceutiques, créant une consommation abondante de pilules par une publicité bien étudiée ; et déjà efficace, tant le public a tendance à confondre « maternité volontaire » et « pilule ». On n'a pas le droit de risquer de compromettre gravement l'équilibre et la santé d'une partie de la population. Il est donc impensable, sur le plan législatif, d'admettre la liberté de publicité commerciale sur ces produits. En revanche, il est encore plus impensable que le corps médical français soit aussi peu documenté sur ce sujet. Il serait nécessaire qu'il dispose d'une

information sans cesse renouvelée ; c'est sous sa responsabilité et son contrôle que devrait être recherchée et conseillée la méthode de contrôle de naissances appropriée à l'état et aux particularités de chaque patiente. Il est inconcevable que l'accroissement des connaissances dans le domaine de la maternité volontaire ne soit pas mis immédiatement au service des principales intéressées, c'est-à-dire les femmes. Cette information devrait se faire par l'intermédiaire du médecin, seule autorité compétente en la matière.

Le second problème que soulève la maternité volontaire est un problème social, celui de la démographie mondiale, vu cette fois-ci sous l'angle de la limitation. Devant la démographie galopante des peuples du tiers-monde, il serait souhaitable d'appliquer des mesures contraceptives afin de régler notamment le problème de la faim. Des organisations internationales telles que l'OMS s'en sont déjà préoccupées, mais elles se sont heurtées à une totale incompréhension de la part des populations des pays sous-développés. Si l'on excepte le Japon, cas à part pour de multiples raisons, aucun pays du tiers-monde ne pratique actuellement de politique de limitation. Soit qu'il s'agisse d'une volonté délibérée des régimes en place qui connaissent fort bien les conséquences de la sur-population et placent tous leurs espoirs dans des visées impérialistes



## LA LOI DE 1920

ARTICLE L. 647. — Sera puni d'un emprisonnement de 6 mois à 3 ans et d'une amende de 360 F à 10.800 F quiconque : soit par des discours proférés dans les lieux ou réunions publics ; soit par la vente, la mise en vente ou l'offre, même non publique, ou par l'exposition, l'affichage ou la distribution sur la voie publique ou dans les lieux publics, ou par la distribution à domicile, la remise sous bande ou enveloppe fermée ou non fermée, à la poste ou à tout agent de distribution ou de transport de livres, d'écrits imprimés, d'annonces, d'affiches, dessins, images et emblèmes ; soit par la publicité de cabinets médicaux ou soit-disant médicaux ; aura provoqué au délit d'avortement, alors même que cette provocation n'aura pas été suivie d'effet.

Sera puni des mêmes peines quiconque aura vendu, mis en vente ou fait vendre, distribué ou fait distribuer, de quelque manière que ce soit, des remèdes, substances, instruments ou objets quelconques, sachant qu'ils étaient destinés à commettre le délit d'avortement, lors même que cet avortement n'aurait été ni consommé ni tenté, et alors même que ces remèdes, substances, instruments ou objets quelconques proposés comme moyens d'avortement efficaces seraient en réalité inaptes à le réaliser.

ARTICLE L. 648. — Sera puni d'un mois à 6 mois de prison, et d'une amende de 360 F à 18.000 F quiconque, DANS UN BUT DE PROPAGANDE ANTICONCEPTIONNELLE, aura par l'un des moyens spécifiés à l'article L. 647, décrit ou divulgué ou offert de révéler des procédés propres à prévenir la grossesse, ou encore faciliter l'usage de ces procédés.

Les mêmes peines seront applicables à quiconque, par l'un des moyens énoncés à l'article 23 de la loi du 29 juillet 1881 se sera livré à une propagande anticonceptionnelle ou contre la natalité.

à plus ou moins long terme. Soit, que le psychisme de ces peuples les rende absolument imperméables au contrôle de soi et à certains actes de volonté, contrairement à l'Européen qui cherche sans cesse à se rendre davantage un peu plus maître du milieu physique, loin des superstitions et des tabous magico-religieux. Vient s'ajouter à cet élément immuable un phénomène que l'on peut croire passager : le faible taux d'alphabétisation constaté dans ces pays du tiers-monde. Il est en effet très difficile de diffuser des idées et des méthodes permettant le contrôle des naissances dans un pays où 90 % de la population ne sait pas lire...

**S**I l'on revient en Occident, et en France plus particulièrement, il est difficile d'étudier le problème d'un point de vue collectif sans se heurter à un certain nombre d'incompatibilités.

En effet, dans nos pays, l'élite

intellectuelle et sociale pratique systématiquement la limitation des naissances, sous l'effet du pouvoir de l'argent et d'une idéologie de l'irresponsabilité.

L'égoïsme vulgaire, le goût du lucre, amènent l'ensemble des couches dirigeantes à une sorte de suicide génétique. En revanche, les couches les moins aptes continueront à procréer abondamment, ne serait-ce que sous l'influence de l'aide sociale — en soi très légitime. Ainsi risque-t-on d'aboutir dans un temps très court à une dégénérescence profonde et irréversible de nos peuples, semblable à celle que connurent en leur temps la Grèce et Rome, pour des raisons voisines.

Ces dernières considérations ne peuvent laisser indifférents ceux qui veulent se comporter en sujets et non en objets de l'Histoire.

*Alain FERRIERE* 

## QUELQUES CHIFFRES...

**Taux d'accroissement annuel de la population mondiale**

**Pays blancs**

Suède : 0,5 %  
Etats-Unis : 1,8 %  
Australie : 2,2 %

**Tiers-Monde**

Pakistan : 2,2 %  
Inde : 2,2 %  
Chine : 2,4 %  
Israël : 3 %  
Formose : 3,7 %

**Prévisions d'accroissement de la population mondiale en 30 ans**

**Pays blancs**

1960 : 920 millions d'habitants  
1990 : 1398 millions d'habitants  
Accroissement : 52 %

**Tiers-Monde**

1960 : 1994 millions d'habitants  
1990 : 4519 millions d'habitants  
Accroissement : 126 %



## ET POUR QUELQUES DOLLARS EN PLUS.

Ces dollars supplémentaires font un excellent film d'aventures. Avec les mêmes inconvénients pourtant : le genre se renouvelle mal quand un certain paroxysme est atteint. Mais ce western italien où les bons sont très méchants, et les méchants quelquefois assez bons, est quand même bien attirant. On ne saura sans doute jamais où était la justice, où était le droit, quand rôdaient les chasseurs de primes dont l'Ouest a oublié les noms. Mais demeure la silhouette de Clint Eastwood, son poncho et son mauvais cigare, toujours aussi barbu, désinvolte et bon tireur. Un colonel sudiste, dont il fait son compagnon, fait ici pâlir un peu une étoile où s'alternent brutalités foudroyantes et suspenses en ralenti.



## LA POURSUITE IMPITOYABLE, d'Arthur Penn.

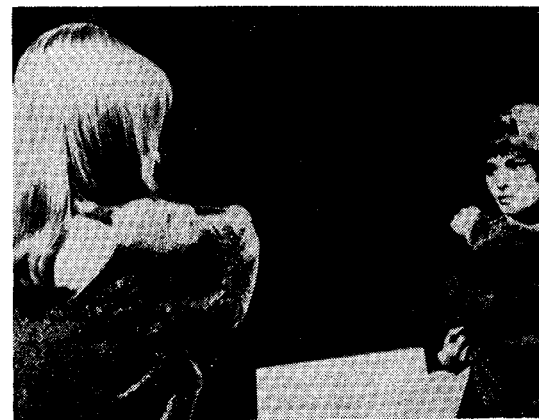
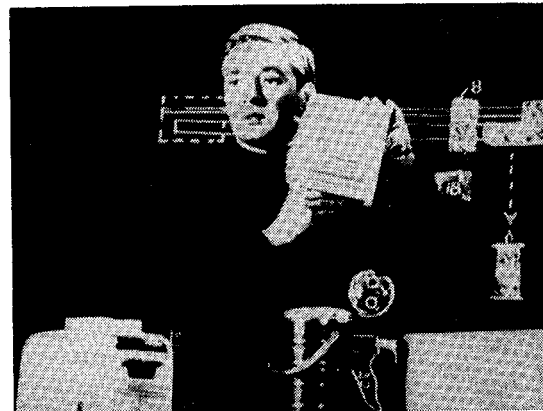
M. Penn ne s'embarrasse pas de nuances. *The Chase* est un tableau d'exportation d'un Texas où la couleur est un peu forte. Si, au sortir de la salle, le spectateur n'est pas définitivement convaincu que la société sudiste se compose d'abrutis divers, ivrognes, obsédés sexuels, dégénérés du jerk ou amateurs de LSD, s'il n'a pas saisi que les samedis soir à Dallas se partagent entre la chasse au nègre et de tristes parodies sur la mort de Lee Oswald, s'il n'a pas vu comment le bon Noir travaille tard la nuit et peine sur son atelier, c'est à désespérer de lui faire des dessins. La *poursuite* est un pamphlet à grande violence. Mais la caricature lasse parfois, même avec l'écriture d'Elia Kazan.



## FARENHEIT 451, de François Truffaut.

Finalement, dans le fond comme dans la forme, c'est une déception. Peut-être *Fahrenheit* est-il plus fait pour la lecture que pour l'image. Ce serait la grande leçon de Bradbury. Truffaut, l'excellent Truffaut, a fait une belle page classique. Il a touché l'anticipation scientifique sans tomber dans le carton-pâte américain (à une scène près). Mais ses mérites s'arrêtent là. On connaît l'argument du film : dans une société à peine plus évoluée que la nôtre, la lecture est interdite, la possession de livres, un délit. Montag (Oskar Werner) est un pompier, et le rôle des pompiers, comme chacun sait, est de brûler les livres. Montag brûle donc, jusqu'à ce qu'il décide de lire à son tour parce qu'une femme a préféré mourir avec ses livres, et que cela l'a bouleversé. Parvenu au bout de sa réflexion, il quittera de lui-même le monde ultra-moderne et super-télévisé où les bandes dessinées elles-mêmes ont perdu leurs « balcons ». Il y avait là un bon sujet. Il n'a pas été exploité. On attendait une mise en cause de certains excès de notre monde, et l'on se retrouve une fois de plus, comme dans *Alphaville* de Godard, devant une apologie de la régression, d'un affranchissement vers une pseudo-spiritualité qui est en fait un déraisonnement. Comme Godard, Truffaut s'en prend aux ahurissements de la modernité technique comme si l'ahurissement et la modernité étaient liés. Chaque jour, par la « révolution culturelle » — et Montag est le plus terrible des gardes rouges — les Chinois prouvent pourtant qu'il n'y a pas besoin d'atteindre au développement occidental pour bannir la sensibilité et l'émotion...

L'erreur est d'autant plus frappante que Truffaut avance où Godard s'arrêtait. Dans *Alphaville*, Constantine échappait à son enfer électronique, mais on ignorait pour quel paradis. C'est ce que révèle *Fahrenheit*. L'Éden en question est celui des automates à émotion, beatniks à cheveux longs, rédempteurs d'une société qu'ils ont répudiés, récitant de la « culture du monde » comme si toute sensibilité était culturelle, comme si toute connaissance était livresque. Or, l'alternative n'est pas là, et il est mauvais de le soutenir.



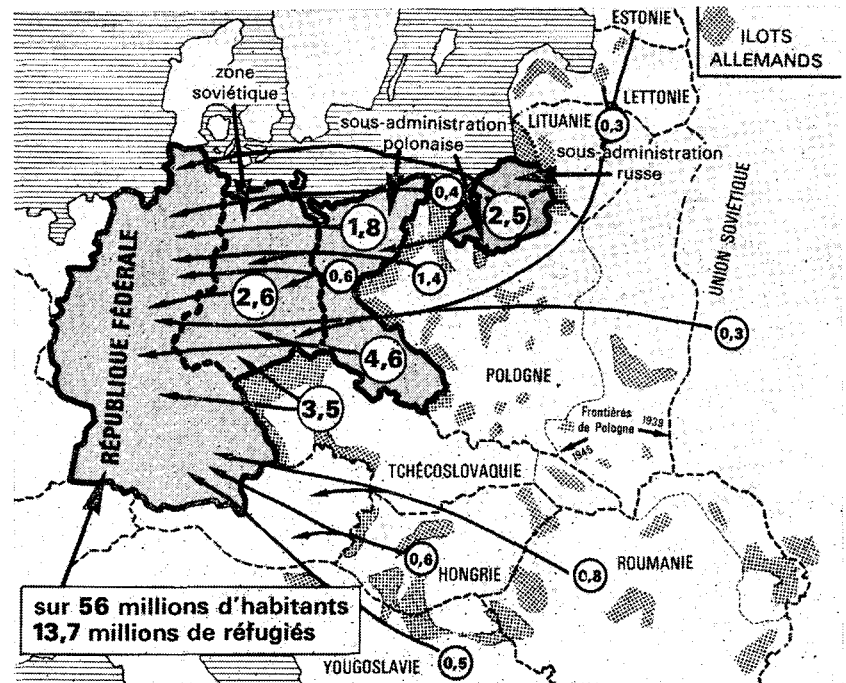
# LE LIVRE DU MOIS

## LES RUSSES ARRIVENT

LA PLUS GRANDE MIGRATION DES TEMPS MODERNES

NOËL 1944, LE SOL ALLEMAND EST ENCORE INVOLÉ. LES ANIMAUX DÉFERLENT LES PREMIERS. LES 21 ET 22 JANVIER 1945, LES RUSSES DONNENT LE DERNIER ASSAUT. TRAVAILLEURS ÉTRANGERS, VILLES ÉVACUÉES, HOMMES AU FRONT. LA GÉOGRAPHIE HUMAINE DU REICH TOTALEMENT BOULEVERSEE. UNE POPULATION CIVILE PLUS DENSE DERRIÈRE LE FRONT QUE DANS CES RÉGIONS AVANT LA GUERRE. "LES RUSSES (LES RUSSES)" ILS DÉBOUCHENT BRUSQUEMENT DERRIÈRE LE FRONT CRÉVÉ. LES MINIBUS ENCORE AU FOND QUAND LES CHARS SOVIÉTIQUES PÉNÈTRENT SUR LE CARREAU. EN PRUSSE UNE SEULE ISSUE SUR LA MER GLACÉE. TOUTE UNE POPULATION EN FURTE.

C'est souvent une vision qui, demeurant vivante au fond de notre imagination, nous incite à nous mettre au travail pour en explorer les contours. Lisant naguère l'admirable récit de von Lehndorff sur la fin de la Prusse Orientale où il était médecin, une image m'avait frappé : celle de ce Noël 1944 où aucune unité étrangère n'avait encore foulé le sol du Reich, où l'on se recueillait traditionnellement autour des sapins et où, tandis que les masses soviétiques se regroupaient pour l'assaut final, les animaux les premiers eurent l'intuition du grand départ. Leurs hardes débouchaient entraînant les bêtes que la guerre n'avait pas encore atteintes. Je revis longtemps ces troupeaux sans maîtres qui emportaient les clôtures, ouvraient la voie à d'autres déferlements. Je voulus en savoir davantage. Je découvris la géographie humaine du Reich totalement bouleversée par la guerre : villes de l'ouest évacuées, présence des travailleurs étrangers, la population civile était plus dense immédiatement derrière le front de l'est que dans ces mêmes régions avant la guerre. J'appris encore l'existence de minorités germaniques traditionnellement établies sou-



vent depuis des siècles dans tous les pays d'Europe orientale.

Tout ce que les Français ont une grande tendance à ignorer.

Et puis, à peine quelques années plus tard, la reconnaissance par le gouvernement polonais et les autres pays satellites qu'il n'y ait pratiquement plus de population germanique à l'est de la ligne Oder-Neisse ni dans les autres pays à l'est de l'ancienne frontière du Reich ! Une question ne pouvait alors que se poser : qu'était-il advenu de ces populations ? Assortie immédiatement d'une autre : pourquoi gardait-on en France un silence si pudique sur ce chapitre pourtant capital de l'Histoire humaine de la guerre ?

Dans la collection « L'Histoire contemporaine revue et corrigée » (aux Editions de La Table Ronde) un nouvel ouvrage v'ent de paraître qui raconte la plus grande migration des temps modernes, la brutale expulsion entre 1945 et 1948 de tous les Allemands d'Europe orientale. L'auteur, Bernard GEORGE, nous expose pourquoi il a écrit ce livre.

Il y a quelques mois j'avais publié des bonnes feuilles de cette étude dans le journal « Combat ». Les réponses polonaises, évidemment concertées et téléguidées, furent d'une violence extrême mais en elles me frappa la constance de l'enchaînement de pensée : 1° Ce n'est pas vrai ; 2° D'ailleurs c'est bien fait pour eux.

Si c'est cette seconde attitude que l'on adopte, disons-le. Si l'on approuve l'expulsion — souvent en un quart d'heure — de vingt millions environ d'êtres humains, la mort de plus de deux millions d'entre eux, qu'au moins cela soit clair. Ainsi il y a eu quelqu'un pour avoir cette sombre audace. Si jamais, en écrivant ce livre, je n'ai eu la moindre idée d'excuser les crimes allemands, je connais désormais quelqu'un qui approuve hautement les crimes polonais et les crimes russes : c'est Vladimir Jankélévitch, professeur de Morale à la Sorbonne.

C'est bon à savoir. Il faudra compter aussi maintenant ceux qui auront le courage de parler de ces faits qui n'ont que le défaut d'être vrais.

Bernard GEORGE

# LA MORT DE L.F. CELINE

## Un essai de Dominique de Roux

**A** PRES avoir réalisé dans la remarquable collection de l'Herne deux cahiers sur Louis-Ferdinand Céline, Dominique de Roux, solitaire, vient de consacrer un essai à l'écrivain qui n'a pas cessé de le hanter depuis des années.

Ce petit livre, paru aux éditions Christian Bourgeois, ne manquera pas de surprendre. Le ton de Dominique de Roux, son style, son monde, en un mot, n'appartiennent qu'à lui. C'est un univers où la magie des mots tient la première place, où la trouvaille compte plus que la logique, où la littérature l'emporte totalement sur le quotidien et sur la politique.

Eh quoi, diront ceux pour qui Céline reste un auteur maudit, c'était aussi un écrivain ? Oui, et un des plus grands ! Il fallait le dire, le répéter, le crier. Le *Voyage au bout de la nuit* est un des romans les plus importants de notre siècle, peut-être le plus important. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour qu'un éditeur hypocrite ose retirer « *Bagatelles pour un mas-sacres* » et « *l'École des cadavres* » des « *Cœuvres* (soi-disant) complètes » de Louis-Ferdinand Céline.

Voici donc l'essai de Dominique de Roux, promis depuis si longtemps, voici ce livre étrange, outrancier, fraternel. C'est le témoignage d'un « fou de littérature », d'un jeune homme malade, parce que la littérature risque de périr et parce qu'il ne se résigne pas à voir disparaître ce qu'il aime. Et cet essai sur la mort de Céline devient très vite un essai sur la mort de la littérature. « *Constater la tragique impasse de la littérature d'au-*

*jourd'hui, ce n'est pas annoncer qu'elle a péri, mais appeler la vengeance qui lui redonnera vie.* » Quelques pages plus loin, Dominique de Roux a ce cri déchirant : « *Ecrire, ce n'est pourtant pas faire du Zen, c'est sauver d'autres hommes avec soi.* »

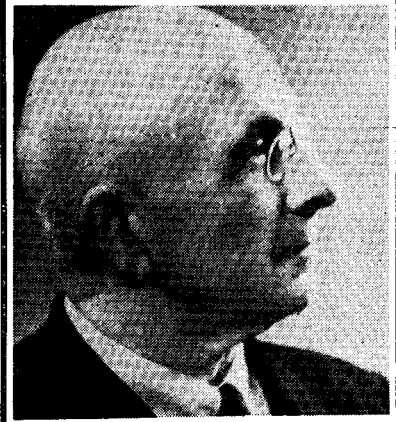
Ce livre est donc le portrait d'un écrivain, race de plus en plus rare, menacée et nécessaire. Voyons Céline : « *Céline à Meudon, au-dessus du rempart, calé dans un fauteuil à fonds de paille, entre une table et un sommier où dorment deux molosses, la ville en bas, les usines Renault, nef qui ne ressemble pas à Notre-Dame. Et sur la table, les pages blanches, les feuilles couvertes de l'écriture angulaire, le stylo à bille, les épingles à linge, tout ce matériel du travail d'écrire, toutes les déflagrations du monde en signes et en ratures, les amis, les ennemis, les oublieux, les aïles du moulin à raconter.* »

A trente-cinq ans, après la guerre et la médecine, Céline s'engagea dans l'écriture. Il se compromit. « *Seul comme on ne peut l'imaginer.* » Il écrit. « *Les écrivains doivent se perdre, la réussite tend à avilir.* » dit Dominique de Roux.

Céline s'est perdu. Mais il s'est perdu en poète. « *Les poètes ont justement pour rôle de prophétiser et de rappeler le souvenir du paradis et de l'enfer.* »

Grâce à ce livre, c'est plus qu'un politique qu'il fut si peu, c'est plus qu'un écrivain qui a droit au soleil des morts, c'est en prophète que Louis-Ferdinand Céline revient parmi nous.

H. L.



### EN NOVEMBRE 1945 DISPARAISAIT ALEXIS CARREL

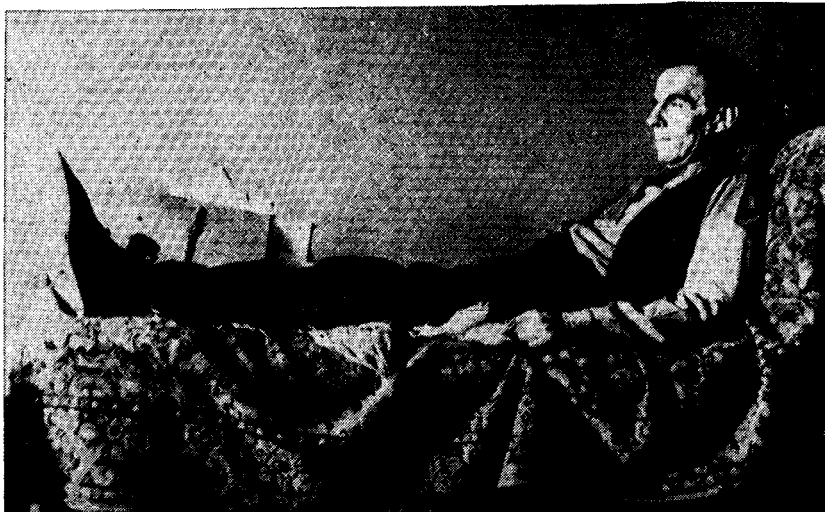
**L**E 5 novembre 1944, le docteur Alexis Carrel meurt, à l'âge de soixante et onze ans. Quelques mois auparavant le secrétaire général à la Santé du gouvernement De Gaulle, Pasteur Valléry-Radot, avait, d'un trait de plume, interrompu sa carrière et privé la **Fondation Française pour l'Etude des Problèmes Humains** de celui qui avait créé et animé cet Institut.

Mais plus qu'une décision arbitraire, ce qui est dramatique dans le cas du Dr Carrel, c'est le silence dont on entoure, dans les milieux officiels, sa vie et son œuvre.

L'auteur d'un livre comme *L'homme cet inconnu*, l'ami de Lindergh et de Don Alexis, le savant et l'humaniste, le philosophe des *Réflexions sur la conduite de la vie*, ne doit plus avoir sa place dans un monde qui a renié son enseignement. Et pourtant combien restent actuelles ses idées :

« *La tâche capitale de l'humanité est non la production, l'art ou la science, mais la réussite de la vie. Il faut qu'elle comprenne qu'elle a en mains son propre destin.*

« *La réussite de la vie consiste à la fois dans la puissance, l'épanouissement du corps, de la race, de l'esprit, car elle est tout cela en même temps.* »



# LE NOUVEAU JOURNAL DE M. PICKWICK



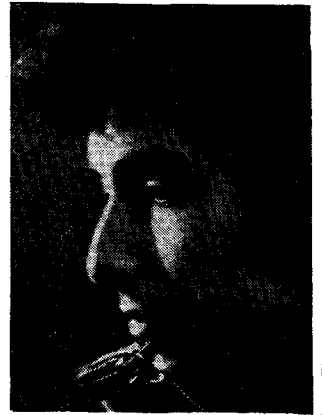
30 septembre. Dans la chaîne du spectacle à scandales, Marat-Sade a remplacé happening, Vicaire et Paravents. Mais, politiques ou fantasmagoriques, les obsessions socialistes de M. Peter Weiss sont toujours les mêmes. L'Oratorio d'Auschwitz révélait déjà un esprit malade. Pourtant, il lui faut parler du Divin Marquis (délit mené chez les bonnes gens) pour que l'indignation arrive. Cette fois-ci, même si la pièce est exécration (et elle l'est!) l'anecdote est curieuse. Il est exact que Sade, enfermé à Charenton par un Bonaparte rebelle à une certaine « philosophie dans le boudoir », usait son temps à faire des pièces jouées par les déments. « Le Tout-Paris de l'époque, rapporte M. André Brissaud, courait là comme à la Comédie Française ». Ce n'était pourtant pas « du théâtre » comme

l'entendent Jean Servais et Françoise Brion. Le scandale ne date pas d'aujourd'hui (Marat/Sade de Peter Weiss, Théâtre Sarah-Bernardt).

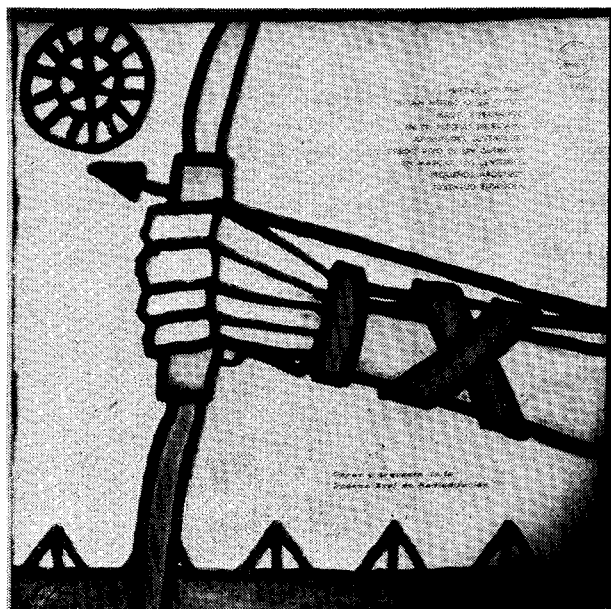
8 octobre. Appris que Jacques Brel allait quitter la scène, après l'Olympia. Nos amis flamands n'ont pas tort de dénoncer on côté « fransquillon ». Mais c'est avec lui que bien des Français ont découvert et aimé « le plat pays » de Bruges à Gand. Brassens fatigué, Ferré devenu trop riche, la chanson française risque de perdre la place que lui valait ses chanteurs « intelligents ». Brel partageait son inspiration entre la mélancolie (Heureux), la satire (les bigots) et la bonne humeur selon Breughel (Au printemps). A chaque fois, ou presque, il visait juste.

12 octobre. Bob Dylan semble passé de mode. On ne parle plus de lui. Pourtant, il chante toujours. Mais il ne « pense » plus! L'engagement progressiste a fini par le laisser lui-même. Anti-conformisme pour anti-conformisme

me, Dylan a avoué : « la guerre au Viet-Nam, le sort des Noirs, j'en ai vécu cinq ans. Laissez-moi vous dire une chose : je m'en fous! » Là dessus, il a abandonné le folk song, pour tenter d'assembler ballades et rock n'roll. A Washington Sing out, vraie bible du « protest song » gauchiste l'a aussitôt excommunié



Son dernier disque, « Blonde on Blonde » (avec une bonne chanson : Bringing it all back home) n'est pas paru en France. Dylan n'« intéresse » plus.



14 octobre. Reçu d'Espagne l'adresse ou trouver les chants de la Phalange. Si curieux que cela paraisse, il fut un temps — pas très éloigné — où il était impossible à Madrid de se les procurer. Trente ans (ce mois-ci) après la mort de José-Antonio, ils sortent du demi-silence. On peut se les procurer auprès de la firme Doncel (Pérez Ayuso, 20, Madrid 2; numéros : Doncel C.J. 10001, C.J. 10002, etc...). Une surprise dans chaque disque : un livret de « Cancionero del Frente de Juventudes », avec toutes les paroles.





Ursula ANDRESS



Julie CHRISTIE



Jane FONDA

**AVEZ-VOUS LU  
LE PREMIER  
NUMERO DE  
L'OBSERVATEUR  
EUROPEEN**

**11 octobre.** Noté à quel point l'idéal féminin évolue vite. Plus vite encore que la mode vestimentaire. La vogue des Sophia Loren, Lollobrigida et consorts est bien loin. Le cinéma honore maintenant Julie Christie, Ingrid Thulin, Jane Fonda, Ursula Andress et Jean Shrimpton. C'est un monde tout différent, plus jeune, plus naturel, plus attirant. La vamp d'Hollywood est morte. La diva-virago aussi. Aux années 50, Bardot et Monroe ont fait la transition. Mr. Pickwick trouve que c'est très bien.

**16 septembre.** Au cours de son Festival Sacha Guitry, la Télévision a donné le **Comédien**. Sorti à l'écran, ce film était presque passé inaperçu. C'est dommage. Guitry en avait fait un hommage à son père en même temps qu'une belle réflexion sur un métier difficile. Privé de jouer, Lucien Guitry lance à son fils : « Ne plus jouer ! Mon petit, c'est impossible ! Mais, voyons, je ne fais que cela, jouer ! Je parle dans la rue, je suis en visite, je joue ! Je joue et je fais jouer, puisqu'on me donne la réplique ! » On dirait de l'emphase, avec cet « esprit parisien » un peu lassant comme l'aimait Guitry. Finalement, c'est une bonne leçon.

**2 octobre.** Écouté le disque où le MCAA (Mouvement contre l'Armement Atomique) a enregistré Jean Rostand et son « discours contre la bombe ». Pas de doute : l'accent y est. On peut déplorer que la sincérité de l'homme de science tombe dans l'indignation naïve. La gauche y prend sa caution morale. Mais c'est la fureur de l'homme de cœur qu'il faut retenir, l'homme de cœur



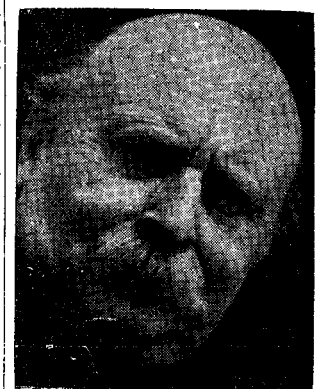
**21 septembre.** Découvert le dernier disque du « Chant du monde » : **Chants des marins anglais**. Le « Chant du monde » est une maison progressiste, liée même à l'URSS. C'est pourtant la firme américaine Folkways qui la fournit en folklore de tous les pays. Les **Chants de la guerre de Sécession**, les ballades de Pete Seeger, la guerre d'Espagne sont par-

**26 septembre.** Revu, plus content que jamais, l'inoubliable **Reine Morte**, qu'ont repris les Comédiens-Français. Montherlant l'écrivit à 45 ans. C'est pour cela que son « grand vieillard »

mi ses meilleurs titres. Ce dernier disque est du même niveau. Avec lui revit le temps des grands voiliers, l'effort rythmé autour du cabestan, le temps du « 31 du mois d'août » et de la terrible **Black Ball line**. Un chant très connu : Good Bye Fare Thee Well. (Un disque « Le Chant du monde ». FWX-M 52429. 30 cm ; 33 t).

de héros en a 60. A l'époque, aime-t-il à rappeler : « j'avais à la fois 80 et 12 ans — ce qui, réflexion faite, me paraît en somme une très bonne formule ».

qui n'admet pas qu'une décision nucléaire puisse dépendre d'une impulsion sénile. « Quoi ! d'un malheureux chauffeur de taxi, on exige des examens périodiques, quant à sa tempérance, à la sûreté de ses réflexes, à son acuité visuelle, et pour l'homme qui conduit la France, aucun contrôle, aucune garantie de son équilibre psychique ! » (MCAA, Jean Rostand accuse, 33 t).



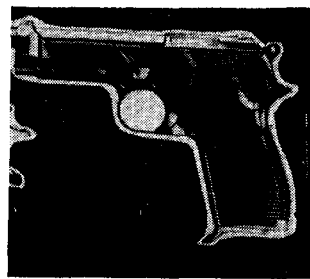


**17 septembre.** Noté dans la presse anglaise que M. Bill Scharf, de la Warner Brothers, a organisé à Londres une manifestation promini-jupes. C'est une opération publicitaire. Elle a réussi. Les discussions déclenchées sont quand même un peu bizarres. Les mini-jupes sont plus agréa-

bles, et certainement plus « décentes » que ces grosses dames en short que Dubout semble chérir, et que chaque été ramène sur nos plages. Une seule chose compte : que la jupe, mini ou non, soit bien portée. En France, ce n'est pas toujours compris.

**7 octobre.** James Hadley Chase est entré chez Plon. Tant mieux pour la rue Garancière. Tant pis pour Gallimard qui perd avec lui l'Auteur par excellence de *Série Noire*. Sur 80 romans, Chase avait fait connaître un style : l'Amérique populaire, les bars de Brooklyn, la Prohibition, les rackets, la destinée écrasante de simples héros aux minutieuses aventures. Ses héroïnes insolites, Eva la femme-piège, Miss Blandish et ses orchidées, sont des modèles du genre.

Pourtant, Chase n'est pas Américain. Il est Anglais. Le roman noir de Radcliffe et Maturin montre dans son œuvre l'oreille au goût du jour.



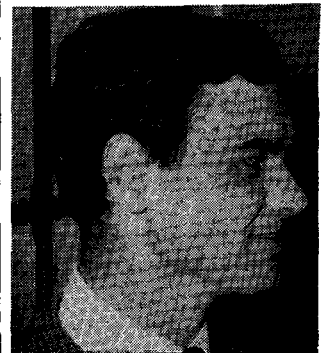
**23 septembre.** Regretté d'avoir épinglé « le neutralisme équivoque » des « policiers » du Fleuve Noir. **Le Proscrit**, que Michel Carnal vient de publier, est une heureuse exception. Cette aventure secrète dans un Congo décrit tel qu'il est, tranche sur le philo-soviétisme d'Adam St. Moore (« Günther, gueule d'ange »!) ou les interminables métrisseries de Jamie Lee Cooper (« Sangs-Mélés »). **Fleuve-Noir Informations** précise que Michel Carnal a obtenu le Grand Prix du roman d'espionnage en 1960 avec **A l'Ouest d'Aden**. Il prépare l'histoire du 189<sup>e</sup> d'infanterie silésienne durant l'hiver 1941-42, et « aime l'amitié, l'Histoire, les armes anciennes, les restaurants de nuit et les maquettes de machines à vapeur ». A la bonne heure!

**4 octobre.** Passé au plus récents des drugstores, auprès de l'Opéra. La pellicule de cinématographe y règne en symbole, mais il n'y a pas de cinéma. En revanche, comme à l'Etoile ou Saint-Germain, les mêmes bandes de petits snobs moroses, les mêmes minets faméliques, les photographes amateurs, et des dures un peu partout, à peine atténuées par quelque matériau plus sobre. Dans la nuit de Paris 1966, les drugstores sont autant de phares dérisoires et clinquants de notre société d'artifices.

**28 septembre.** Un groupe de cinéastes, dont Henri Langlois et Robert Bres-

son, manifestent pour la sauvegarde des films antérieurs à 1920. Certaines pressions seraient, en effet, exercées pour interdire le tirage de copies de ces bandes, à base de nitrate d'argent, donc très inflammables. La protestation est justifiée. Le 7<sup>e</sup> art n'a pas le droit de voir disparaître des chefs-d'œuvre muets qui, rue d'Ulm ou à Chaillot, sont autant de travaux pratiques pour les élèves de l'IDHEC. Dreyer, Eisenstein, Griffith et Sjöström n'ont toujours pas été remplacés.

**19 septembre.** Participé au dîner qu'organisent les rédacteurs des **Cahiers Universitaires** à la sortie de chaque numéro. Tout le monde assure que « le dernier Cahier » est le meilleur de la nouvelle série.



François d'Orcival tranche : « Cette fois-ci, la formule est équilibrée ! » Mais on prépare déjà les livraisons à venir. En novembre, on parlera de « la guerre » (avec Raymond Cartier, Lin-Piao et peut-être Astérix!) En janvier, un thème insolite, mais de saison : « le froid ».

Monsieur PICKWICK 

**CLOTSEUL  
LOSÉLEC  
CHATAIGNE** C<sup>1</sup>F<sup>11</sup>

Les plus puissants du monde

LA CLÔTURE ELECTRIQUE

30 Rue Saint-Augustin PARIS-2<sup>e</sup> - OPE 68-45

# LE CLUB DU LIVRE D'ÉVASION

Vous propose dans son bulletin gratuit

## PRESENCE de L'AVENTURE

- Une bibliothèque passionnante
- Une bibliothèque élégante
- Et cela pour un prix particulièrement modique

OUVRAGES RELIES PLEINE TOILE

En Bleu : Aventures vécues

En Rouge : Aventures de guerre

Havane : Récits romancés d'aventures

Fers spéciaux et pages de garde originales

Bon valable pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

Boîte Postale 124.06 PARIS (6<sup>e</sup>) C.L.E.



Êtes-vous abonné à L'OBSERVATEUR EUROPEEN, votre hebdo ?



Êtes-vous abonné à EUROPE-ACTION, votre magazine ?



Êtes-vous abonné aux CAHIERS UNIVERSITAIRES, votre revue ?

*Vos problèmes c'est l'affaire de la*

## SURIH

Un simple coup de fil à

### CEN 73-99

et une équipe jeune et dynamique  
mettra à votre disposition :

- Chauffeurs sans voitures.
- Hôtesse de stands et d'accueil.
- Traductions toutes langues sous 24 heures.

- Personnel hôtelier.
- Affichage libre. Distribution de publicité.
- Nettoyage et lessivage d'appartements.
- Remise en état de tous locaux.
- Débarras caves et greniers.

Et bien d'autres services...

Retenez notre numéro :

### CEN 73-99

La SURIH est à votre service

## DISQUES ALLEMANDS

Variétés — Folklore — Classiques  
documentation sur demande

### La maison du disque

Haguenau (Bas-Rhin)

### Vrais vins de vigneron

### Eau de vie de pays

### ANDRE DELACHAUX

171, rue du Général-Leclerc

Marlotte (S.-&M.)

Tél. : 931-90-11

Pur rhum distillé à la Guadeloupe

### « La Bretagne Réelle-Celtia »

Tribune libre bretonne

22 — Merdrignac

Abonnement : 10 F. Complet : 35 F.  
(211 numéros parus). Spécimen 32 p.

1 F. — C.C.P. 754-82 RENNES.

Pensées d'un jeune Nationaliste : 4 F.

Le Mouvement breton : 4 F.

Nationalisme et Liberté : 1 F.

### « Chez EDOUARD »

265, Faubourg Saint-Antoine

PARIS-11°

307.51.78

*Une cuisine soignée et succulente dans un cadre familial et sympathique*

## REPONSES AU JEU DES « CENTURIONS »

1. — Un colonel de parachutistes commande dans la réalité un régiment à 5 compagnies de combat (un millier d'hommes). Anthony Quinn, dans le film, combat avec une escouade de fusillers-voltigeurs (cent fois moins...). *La réponse est donc c, si on en croit « Les Centurions ».*

2. — L'amie du capitaine Esclavier, la petite Aïcha, poseuse de bombes et complice d'Ali-la-Pointe chef terroriste de la Casbah, est, à la fois, fille de fellouze, sœur de fellouze et nièce de fellouze. *La réponse correcte est donc a, b et c.*

3. — Le général qui a trouvé ce film « excellent et vrai » serait le général Massu, si on croit l'hebdomadaire « Paris-Match », numéro 914, 15 octobre 1966, page 171 *la bonne réponse est donc b.*

4. — En général un capitaine dit : « Mes respects » à un colonel. Dans le film, Esclavier répond à Raspéguy : « Et mes fesses ». Il faudra attendre 3/4 d'heure de projection pour qu'il reçoive le poing de son supérieur dans la figure. *La réponse est donc b ou c, au choix.*

5. — En quittant le régiment, l'ex-capitaine Esclavier serre une seule main, celle du médecin-capitaine Dia, un Noir. Les Américains ne sont pas racistes. *La réponse est donc b, ne soyez pas non plus racistes...*

6. — On porte des galons métalliques en tenue de travail. En tenue de combat, ils vous aiguillent rapidement vers l'hôpital avec la bonne blessure ou vers la Willaya VII avec la blessure définitive. Les militaires savent cela, pas les cinéastes. *La réponse correcte est c pour les premiers et a pour les seconds.*

7. — D'un hélicoptère, vous pouvez lancer des grenades (efficacité non garantie). Les rafales de pistolet-mitrailleur sont réservées aux acteurs de cinéma et le tir au bazooka aux amateurs de suicide spectaculaire. *La réponse est donc b dans la réalité et a pour Anthony Quinn.*

8. — Les deux directeurs de production s'appellent Marc Davidson et Apolinar Rabin. *Les réponses correctes sont donc a et c.*

9. — Le conseiller militaire du film aurait été, selon le générique qui figure avant les premières images, un certain « commandant Lepage ». *La réponse correcte est donc c.*

10. — Ça ne vous regarde pas... *Pas de réponse correcte.*

11. — Dans le film, la sœur de l'officier supérieur tué à l'ennemi semble le moyen le plus efficace. Dans la réalité, on peut essayer la conciergerie du Ministère ou la voie hiérarchique. Résultat incertain. Le plus sûr moyen semble aujourd'hui l'adhésion implicite à l'U.N.R. *La réponse est donc b pour « Les Centurions ».*

12. — Il s'agit du colonel Trinquier qui venait de succéder au colonel Bigeard à la tête du 3<sup>e</sup> R.P.C. *La bonne réponse est donc b.*

## En vente permanente aux bureaux d'Europe-Action

|    |   |                        |   |
|----|---|------------------------|---|
| 1  | Abonnement à EUROPE-ACTION mensuel .....  | 20                     | F |
| 2  | Abonnement à EUROPE-ACTION hebdomadaire .....                                     | 40                     | F |
| 3  | Abonnement aux CAHIERS U 1966 .....   | 10                     | F |
| 4  | ABONNEMENT TOTAL (mensuel, hebdomadaire, bimestriel) .....                        | 60                     | F |
| 5  | Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1963 (mensuel) .....                    | 25                     | F |
| 6  | Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1964 (mensuel) .....                    | 15                     | F |
| 7  | Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1965 (mensuel) .....                    | 15                     | F |
| 8  | EUROPE-ACTION : « Qu'est-ce que le Nationalisme ? » .....                         | 3                      | F |
| 9  | C.E.P.E.O. : « Eléments pour une Economie Organique » .....                       | 3                      | F |
| 10 | Pierre Hofstetter : Où vont les U.S.A. ? .....                                    | 5                      | F |
| 11 | Robert-Jean Bradout : Les Baïonnettes du Kremlin .....                            | 5                      | F |
| 12 | Gilles Fournier & Fabrice Laroche : Vérité pour l'Afrique du Sud .....            | 5                      | F |
| 13 | Pierre Hofstetter : O.N.U. danger ! .....   | 5                      | F |
| 14 | Coral : Journal d'un suspect .....  | Prix exceptionnel : 10 | F |
| 15 | Coral : Petit guide des fonds de poubelles .....                                  | 4                      | F |
| 16 | Jean Mabire : Drieu parmi nous (dédiacé) .....                                    | 14,70                  | F |
| 17 | Fabrice Laroche : Salan devant l'opinion (dédiacé) .....                          | 15,45                  | F |
| 18 | Fabrice Laroche & François d'Orcival : Le courage est leur patrie (dédiacé) ..... | 13,90                  | F |
| 19 | Catalogue 1966 de la Librairie de l'Amitié (paiement en timbres) .....            | 2                      | F |

### Bulletin de commande

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

Commande les numéros suivants : .....

et joint la somme totale de .....

au C.C.P. EUROPE-ACTION, Paris 21.684.41

Le .....

Signature .....



HOMMES ET FAITS DU XX<sup>e</sup> SIECLE  
MUSSOLINI ET LE FASCISME  
(VOIX ET CHANTS)



Vient de paraître dans la collection  
*Hommes et Faits du XX<sup>e</sup> Siècle*

**MUSSOLINI  
ET LE FASCISME**

(VOIX ET CHANTS)

Un album de deux disques 33 tours, 30 centimètres, accompagné d'un livret contenant le texte et la traduction des 40 chants et discours.

(L'Album 60 F, Franco 65 F)

La vie de Benito Mussolini se confond pendant deux décades avec l'Histoire de l'Italie et avec celle du fascisme dont il est le fondateur et le Chef, le Duce. Avec lui, ce Mouvement s'est voulu religion de la Jeunesse. C'est elle que vous entendrez avec ses chants d'adolescents ou de guerriers, tandis qu'en contrepoint la voix du Duce caresse, exalte, menace.

En vente chez les disquaires et libraires  
et à la S. E. R. P.

6, rue de Beaune, PARIS VII<sup>e</sup>

BAB 41-75

C. C. P. Paris 20 033 - 49

UNE NOUVELLE COLLECTION :

**EUROPE**

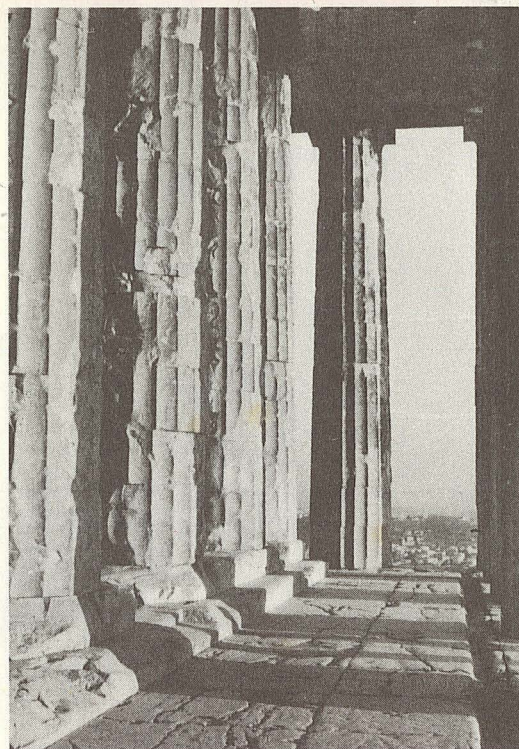
*Quatre premiers titres à paraître :*

- 1 — **Jean MABIRE :**  
L'écrivain, la politique et l'espérance.
- 2 — **Louis ROUGIER :**  
L'empirisme logique.
- 3 — **Gilles FOURNIER :**  
La chute de l'Empire Romain.
- 4 — **Wensley GEORGES :**  
Biologie du problème racial.

Chaque volume : **10,50 Francs**

**ÉDITIONS SAINT-JUST**

68, rue de Vaugirard, PARIS VI<sup>e</sup>







**LA MATERNITÉ  
VOLONTAIRE**